

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE

Hans Beimler
traduction non sourcée

DACHAU 1933
“l'enfer” nazi
témoignage du premier évadé

“Portrait du Führer” (extrait)
Heinrich Knirr (1937) Domaine public



DACHAU 1933
“L’ENFER” NAZI
témoignage d’un évadé

Ce texte a été publié le 18 avril 1935 par “L’imprimerie centrale”, sous le titre : “Au camp d’assassins de Dachau”, le traducteur n’étant pas crédité.

C’est le premier témoignage connu sur les débuts des camps nazis.

J’ai remanié un peu le texte, à la marge et très légèrement, pour qu’il soit plus agréable à lire, mais évidemment sans en trahir jamais le sens.

L’ÉDITRICE

POUR LA MÉMOIRE
DE HANS BEIMLER
article paru dans L'Humanité
du 8 décembre 1936¹

« Camarade Beimler, nous jurons de te venger », déclare André Marty, aux obsèques du grand antifasciste allemand.

Madrid, 7 décembre.

Le camarade André Marty a prononcé hier, devant les restes de Hans Beimler, qui avaient été transportés à Albacète avant d'être dirigés sur Valence, le discours suivant, au nom des combattants de la brigade internationale et des travailleurs du monde entier :

« J'adresse un dernier salut à notre camarade de combat, à notre ami Hans Beimler, membre du comité central de l'héroïque parti communiste allemand, ancien député au Landtag, commissaire politique des bataillons de langue allemande. Une balle fasciste nous l'a tué le 1^{er} décembre, à une heure de l'après-midi.

Hans Beimler, fils de paysans, et dans sa jeunesse ouvrier tourneur, était, quoi qu'il n'eût que quarante-six ans, l'un des plus vieux combattants révolutionnaires de la classe ouvrière allemande. Soldat durant la "grande guerre", il fut l'un de ceux qui luttèrent avec Liebknecht² et Rosa Luxemburg³ contre le grand crime. Et ainsi, grâce à ceux qui combattirent avec lui, l'insurrection victorieuse des ouvriers, des marins et des soldats obligea le gouvernement allemand à signer la paix, économisant ainsi des dizaines de milliers de vies humaines.

Sous la direction de Karl Liebknecht, de Rosa Luxemburg, de Franz Mehring⁴, Hans Beimler luttait toujours contre les exploités du grand peuple allemand. Il fut de toutes les luttes héroïques des ouvriers allemands, comme fondateur du parti communiste alle-

mand, comme membre de Spartacus⁵, comme organisateur des ouvriers de Bavière qui ne baissent point aujourd'hui la tête sous le joug sanglant du fascisme.

Emprisonné dans le camp de concentration de Dachau et condamné à mort, il réussit à s'échapper, un jour avant la date fixée pour son exécution, grâce à l'aide admirable d'un groupe d'ouvriers. Puis ce combattant intrépide, venu en Espagne où son prestige devait animer la centurie Thaelmann en Catalogne, et par la suite les bataillons de langue allemande des forces internationales. Il nous a quittés pour toujours, en prononçant avant de mourir le "Rot Front"⁶ des lutteurs d'Allemagne de notre grand Thaelmann⁷.

Hans Beimler est pour nous autres le symbole de la lutte des ouvriers révolutionnaires, de tous les esprits libres, de tous ceux qui se lèvent contre la barbarie du régime fasciste. Nous le vengerons comme tous les antifascistes que l'on nous a tués en les torturant. Vous le vengerez comme il l'aurait souhaité, en perfectionnant nos méthodes de lutte sous le commandement suprême du gouvernement d'union antifasciste de la République espagnole, en renforçant, comme il le demandait si souvent, les rangs antifascistes.

Hans Beimler, ami, frère, au moment où tu vas abandonner cette terre, où est tombé tant de sang pour la défense de la liberté, nous te jurons que nous serons comme toi intrépides, que nous redoublerons notre effort jusqu'à la victoire finale contre le fascisme espagnol et celui de tous les pays.

Camarade Beimler, frère de lutte, symbole du prolétariat allemand soumis à la torture, nous jurons de te venger. Le peuple espagnol, et avec lui les révolutionnaires du monde entier, suivront ton grand exemple. En avant ! Rot Front ! »

¹ Article non crédité.

² Karl Liebknecht (1871-1919), homme politique socialiste et communiste allemand, assassiné le 15 janvier 1919 à Berlin.

³ Rosa Luxemburg (1871-1919), militante socialiste et communiste, théoricienne marxiste. Assassinée le 15 janvier 1919 à Berlin.

⁴ Franz Erdmann Mehring (1846-1919), penseur et historien marxiste, homme politique. D'abord libéral, il évolua vers la social-démocratie vers 1880. Il est l'un des fondateurs du Parti communiste d'Allemagne.

⁵ Mouvement politique d'extrême gauche marxiste révolutionnaire, actif en Allemagne pendant la Première Guerre mondiale et le début de la révolution allemande de 1918-1919, dont Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg étaient à la tête.

⁶ S'agit-il du "Chant pour Thaelmann", écrit en 1934 par Charles Koechlin ? NdE

⁷ Ernst Thälmann (1886-1944), homme politique, président du Parti communiste d'Allemagne (KPD) de 1925 à 1933, député au Bürgerschaft de Hambourg de 1919 à 1933 et député au Reichstag de 1924 à 1933. Assassiné au camp de concentration de Buchenwald le 18 août 1944.

Ce n'est pas une
"propagande d'horreurs inventées"...

Depuis Noske⁸ et son sanglant écrasement de la République soviétique bavaroise⁹ au gouverneur du Reich de Bavière, le général Epp¹⁰, qui à cette époque était l'homme de confiance d'Ebert¹¹ et de Noske, la classe ouvrière révolutionnaire et son parti, le KPD¹², y compris la KJVD¹³, ainsi que les organisations de masse sympathisantes : Opposition syndicale révolutionnaire, Secours rouge, Unité sportive rouge, SOI, libres penseurs et autres, furent soumis à une persécution et une oppression ininterrompues et croissantes de la part du gouvernement du Parti populiste "chrétien". Dans le monde entier le nom de Bavière était cité à peu près de la même façon que ceux de la Hongrie, de la Bulgarie, de la Pologne, de l'Italie, etc., lorsqu'il s'agissait de persécutions sanglantes, de tortures et d'assassinats ouvriers. Qui ne se rappelle l'assassinat de l'inoubliable chef de la République soviétique bavaroise, Eugen Leviné¹⁴, et du massacre de vingt-et-un membres de l'Association syndicale catholique et de bien d'autres ? Des centaines

⁸ Gustav Noske, homme politique (1868-1946), membre du SPD ministre de la défense du 13 février 1919 au 22 mars 1920.

⁹ Gouvernement insurrectionnel communiste proclamé en Bavière durant la révolution de 1918-1919 par des conseils ouvriers, gouvernement qui dure du 7 avril au 3 mai 1919 et s'effondre dans la violence et la confusion.

¹⁰ Franz Ritter von Epp, militaire et homme politique d'extrême droite (1868-1946). Le 9 mars 1933, sur les ordres d'Adolf Hitler et Wilhelm Frick, dépose le gouvernement légal de Bavière pour y instaurer un gouvernement nazi, dont il devient *Reichsstatthalter*.

¹¹ Friedrich Ebert, homme politique membre du SPD (1871-1925). Premier président de la république de Weimar. Il trahit la révolution de 1918-1919 par un pacte verbal avec le général Groener agissant au nom du haut commandement militaire, pacte visant à restaurer l'ordre à Berlin et dans tout le pays, ayant eu pour conséquence une brutale répression, notamment par les *Corps francs*, contre la révolution sociale.

¹² *Kommunistische Partei Deutschlands*, Parti communiste d'Allemagne (1918-1956).

¹³ *Kommunistischer Jugendverband Deutschlands*, Ligue des jeunes communistes d'Allemagne (1925-1933).

¹⁴ Eugen Leviné (1883-1919), révolutionnaire communiste, dirigeant de l'éphémère République des conseils de Bavière (du 13 avril 1919 au 3 mai 1919). Fusillé le 5 juin 1919 à Munich.

d'ouvriers bavarois durent s'étioler pendant des années dans les prisons et les geôles. Moi-même, depuis 1919 où je participais avec les communistes et ouvriers bavarois à la tâche féconde de développement du parti révolutionnaire, de rassemblement des masses ouvrières autour de lui, ainsi qu'au cours de longues années d'emprisonnement, j'ai partagé toute la souffrance de la classe ouvrière révolutionnaire. À cette époque, pendant les années qui suivirent 1919, on traitait de tyrans les potentats de la Bavière qui étouffaient et bâillaient d'une manière barbare la classe ouvrière révolutionnaire et le mouvement révolutionnaire. Mais tout cela pâlit devant les brutalités et les tortures subies actuellement par les prolétaires emprisonnés dans le "troisième Reich".

Il ne s'agit pas "de propagande d'horreurs inventées". La vérité sur le troisième Reich est plus forte que toute "propagande d'horreurs inventées". Il n'y a plus aujourd'hui personne au monde, à l'exception des partisans fanatiques des incendiaires assassins eux-mêmes, qui ait le moindre doute concernant les nouvelles et rapports sur les tortures bestiales et les assassinats en masse dans les casernes des SA, dans les maisons des syndicats et les camps de concentration.

La vérité est bien pire que tout ce que l'on connaît déjà. Il faut donc que chacun contribue à mettre toute la vérité en pleine lumière, afin d'appeler à la lutte et de gagner la classe ouvrière du monde entier, mais avant tout les ouvriers allemands eux-mêmes, à la lutte pour le front antifasciste, à la lutte contre les assassinats et les tortures fascistes, contre la dictature fasciste, à la lutte pour la libération de 60.000 prisonniers politiques en Allemagne, pour l'établissement du pouvoir de la classe ouvrière et de tous les travailleurs exploités.

Je n'ai pas besoin de rappeler les milliers de faits connus par le monde entier concernant la furie de l'armée brune de la bourgeoisie allemande. Je suis à même de citer des centaines d'autres faits de la guerre fasciste sanglante contre les ouvriers et ouvrières révolutionnaires allemands et en premier lieu contre les communistes allemands, fait que j'ai vus de mes propres yeux, entendus de mes propres oreilles et ressentis sur mon propre corps.

« Nous le tenons Beimler.
Nous nous reverrons à Dachau ! »

Après que les fascistes eurent réussi en Bavière, sans résistance de la part du gouvernement Held-Stützel-Schafer¹⁵ et malheureusement sans résistance sensible de la part de la classe ouvrière — le 9 mars 1933 — à prendre le pouvoir, se poursuivit, il va de soi, une campagne inouïe de persécutions contre le Parti communiste. Le 10 mars déjà, le ministre actuel de l'Intérieur, Wagner¹⁶, donna par la radio, à tous les postes de police et à toutes les gendarmeries les instructions suivantes : « Arrêtez immédiatement tous les militants communistes et de la Bannière d'Empire¹⁷ dès que vous pourrez mettre la main sur eux. » En ce qui concerne les villes bavaroises telles que Munich, Nuremberg, Augsbourg, etc. le succès de ces arrestations ne fut pas très grand, car « la plupart des oiseaux s'étaient déjà envolés », c'est-à-dire, en ce qui concerne les communistes, qu'ils étaient déjà presque entièrement dans l'illégalité depuis le 30 janvier, jour de la nomination de Hitler au poste de chancelier du Reich. Lorsqu'il s'agit d'utiliser les possibilités existant encore pour une préparation « légale » des élections au Reichstag du 5 mars, cela fut fait en liaison étroite avec le travail illégal. Le Bureau du Parti ne devait contenir aucun matériel important et les secrétaires et membres du Comité régional ne devaient pas y travailler. La preuve de la nécessité de cette mesure fut fournie par les dizaines de perquisitions de la police du ministre Karl Konrad Stützel et la fermeture, le 25 février, des bureaux de toutes

¹⁵ Heinrich Held (1868-1938), homme politique catholique, Ministre-Président de Bavière, exclu de son poste en 1933 par le régime national-socialiste. Karl Konrad Stützel (1872-1944) homme politique du Parti populaire bavarois (BVP) et ministre bavarois de l'Intérieur. Fritz Schäffer, (1888-1967), homme politique du Parti populaire bavarois, ministre des Finances de Bavière du 16 septembre 1931 au 16 mars 1933.

¹⁶ Adolf Wagner (1890-1944), cadre du NSDAP. Il fut Gauleiter à Munich et ministre de l'Intérieur du Land de Bavière, membre des SA.

¹⁷ Reichsbanner, mouvement fondé par Friedrich Otto Hörsing (1874-1937), défini comme une « organisation de protection non partisane de la République et de la démocratie dans la lutte contre la croix gammée et l'étoile soviétique.

les organisations révolutionnaires et de la *Neue Zeitung*¹⁸. Un secrétaire qui n'avait pas suivi ces instructions fut arrêté et se trouve actuellement encore au camp de concentration de Dachau.

À part cela, la police n'avait pas réussi jusqu'à mon arrestation, le 11 avril, à affaiblir sérieusement la direction du Parti. L'arrestation du camarade responsable de la diffusion de la littérature rendit nécessaire la nomination d'un nouveau camarade. De cette manière, j'entrai en liaison avec un militant prévu comme remplaçant par la direction, afin de lui donner les instructions nécessaires. Contre mon principe et celui de tous les autres membres du secrétariat, au lieu de fixer le rendez-vous la nuit, je l'avais fixé dans l'après-midi du 11 avril. Les deux camarades convoqués furent exacts au rendez-vous et, après une courte entrevue, un camarade fut renvoyé. Au bout de quatre à cinq minutes, je voulus également quitter le camarade encore présent. À l'instant même stoppa tout à coup une auto, et six inspecteurs de la Sureté, c'est-à-dire des SS en civil, sautèrent de la voiture et m'arrêtèrent moi et le camarade resté avec moi. Deux policiers nous fouillèrent sur place pendant que les quatre autres nous entouraient revolver au poing. La perquisition n'ayant donné aucun résultat, je demandai de quoi il s'agissait. En guise de réponse, un de ces « héros » me poussa dans la voiture en me criant :

« Ferme ta gueule ! »

Après avoir attaché la bicyclette de mon camarade derrière l'auto, il nous emmenèrent à la préfecture de police.

À peine le portail de la préfecture de police « Ettstrasse » s'était-il refermé sur nous que les policiers qui nous avaient arrêtés répandirent la nouvelle de mon arrestation :

« Nous tenons Beimler ! »

En quelques minutes nous étions entourés de SA et SS. C'était un débordement d'injures surtout sur moi :

« Eh bien mon petit, nous te tenons maintenant ! », « Nous nous reverrons à Dachau ! », « C'en est fait de la révolution mondiale » « Espèce de meneur », etc.

Tout le monde était visiblement réjoui de la

¹⁸ La *Neue Zeitung*, journal du Parti communiste en Bavière pendant la République de Weimar.

“capture”. Un SA sauta de la fenêtre du premier étage pour me voir et “exprimer sa joie”. Puis on nous dirigea vers le premier étage où se trouvait la section politique “6/A”.

A la recherche du “plan d’insurrection”

Comme en bas dans la cour, la “salle de réception” ainsi que la pièce attenante furent comblés en quelques minutes ; c’était un va-et-vient perpétuel. Mes habits furent de nouveau fouillés, je dus quitter chaussures et bas, descendre mon pantalon, mais on ne trouva rien de plus qu’au cours de la fouille lors de mon arrestation. Ces messieurs étaient sensiblement déçus de n’avoir pas trouvé sur moi de “plan d’insurrection de la révolution mondiale” ou au moins quelque “liste noire” avec plusieurs milliers de noms des chefs de SS et de SA et peut-être aussi une petite mitrailleuse, ou bien encore le “plan de l’emplacement d’un dépôt de munitions”, etc. Entre-temps deux secrétaires avaient préparé le “procès-verbal de réception”. Pendant que l’une des pièces devait être faite à la machine et était déjà sur le rouleau, l’autre, “l’originale”, devait être écrite à la main.

Lorsque je répondis à la question :

« Quelle est votre dernière fonction remplie au Parti ? »

« Secrétaire du Parti et député au Reichstag. »

On m’interrompt, voulant rectifier :

« Ancien député ! »

« Si vous dites “ancien”, je peux seulement déclarer que j’ai été élu de nouveau au Reichstag le 5 mars, comme deux fois déjà, par 60.000 ouvriers munichoïses sur la liste du Parti communiste. Si, à l’heure actuelle, je ne peux exercer mon mandat cela ne change rien au fait que j’ai été élu. »

À cela l’un d’eux rétorqua en souriant :

« Nous allons bien te faire passer ton mandat de député au Reichstag. »

Après avoir subi de nombreuses autres questions, je dus écrire sur “l’original” en caractères allemands : “Je suis né en 1895, j’ai fréquenté l’école primaire et j’ai appris le métier de serrurier.” Et, en caractères latins : “Je suis membre du KPD depuis 1918 et ma dernière fonction fut secrétaire du Parti et député au Reichstag.”

On me fit comprendre alors que pour le moment je restais en “détention préventive” et

je fus emmené par un SS. À peine avions-nous quitté la chambre qu’il me passa à l’avant-bras gauche le fameux “huit” (des menottes en fer), et il m’emmena le long du corridor. Nous fûmes suivis par deux SS. J’étais persuadé que l’on me conduisait maintenant à la salle de réception de la prison de police et j’étais étonné de m’en être tiré à si bon compte avec quelques remarques ironiques lors de l’arrestation et quelques injures lors de la réception. Mais notre chemin vers la prison prit une autre direction que celle où je fus souvent mené dans le passé. Il y a certainement peu de communistes, encore moins de militants communistes qui ne connaissent parfaitement la “disposition des lieux” dans les préfectures de police, de sorte qu’au moment où je vis que nous ne nous engagions pas dans l’escalier qui descend à la prison, je compris ce qui m’attendait. Mes idées prirent soudain un autre cours et je pensais qu’on m’emmenait immédiatement à Dachau. Entre-temps nous avons dépassé le bureau de recensement et nous arrivions dans la “salle blanche”. Cette salle blanche qui, dans le passé, servait aux expositions et à l’affichage des listes électorales lors des élections parlementaires, avait été, à mon étonnement, transformée depuis le 10 mars en corps de garde et dortoir des gardes SA et Casques d’acier¹⁹ pour la préfecture de police et le quartier avoisinant. À peine avions-nous atteint cette salle et à peine les cinquante à soixante Casques d’acier qui s’y trouvaient avaient-ils appris qui était le prisonnier (moi-même), qu’un véritable tumulte s’éleva où je ne pus discerner qu’un certain nombre d’injures et de menaces. Nous étions cernés et la situation me faisait craindre le pire : pendant que mon “guide” me fit traverser toute la bande, celle-ci nous suivit. Une fois arrivés au large escalier de pierre qui mène à la Neuhauserstrasse, nous descendîmes quelques marches et le SS qui me conduisait, s’adressa à la bande qui nous accompagnait toujours, en faisant une réflexion dont je ne compris que les derniers mots

« ...et que tous les autres restent en arrière ».

¹⁹ Association nationaliste d’anciens combattants allemands, fondée dès novembre 1918 par Franz Seldte. Comptant 500 000 adhérents en 1930, elle facilita l’arrivée au pouvoir de Hitler.

Les tortures commencent

Pendant ce temps nous avons continué notre route et dépassé le premier escalier. Au tournant du second escalier je pus constater que cinq ou six SS "seulement" nous avaient suivis et que la horde était retournée dans la salle et se tenait tranquille. On me poussa sous l'escalier dans une pièce qui n'avait pas de fenêtre et qui était éclairée par une petite lampe. A part cette petite lampe électrique, la pièce avait pour tout mobilier un bureau noir et un lit de planche avec une paille. Pendant que la porte se fermait derrière moi et que l'on m'enlevait le "huit", un petit homme à l'air brutal, un SS se dressa devant moi et commanda :

« Enlevez manteau et chapeau. »

Je suivis l'invitation et plaçai ces objets sur le lit.

« Quittez veste et gilet », fut le second commandement.

Comme j'hésitais un peu, il me cria aussitôt :

« Plus vite, plus vite que ça. »

Et je posai les deux choses sur mon manteau et mon chapeau, puis, ce fut le troisième commandement :

« Baissez le pantalon. »

Je dus m'étendre sur la table. J'hésitai encore davantage qu'au second commandement. Le moment d'après, j'avais allongé le haut du corps sur la table, mes jambes pendant à angle droit vers le sol. Mais le "commandant" n'était pas content de cette position.

« Étends-toi de tout ton long ! »

Et comme au dire de ce "héros", le temps pressait, il me prit la tête sous le bras et m'étendit de tout mon long sur la table. Il prit place à mon chevet et pressant ma tête sous son bras droit, il me ferma en même temps la bouche de la main gauche. Après m'avoir placé dans la position désirée je l'entendis dire :

« Allez-y ! »

Les laquais bruns du Capital me battirent jusqu'à ce que je ne puisse plus proférer un son, alors que celui qui me tenait le crâne avait relevé ma chemise jusque sur la tête. Je ne sais pas si ce furent soixante ou soixante-dix coups de matraque, car ils me battirent jusqu'à me faire perdre connaissance. Lorsque je revins à moi, j'étais plutôt à

genoux que debout devant la table. La sueur coulait sur mon visage comme si on m'avait versé un seau d'eau sur la tête. Bien que je fusse incapable de me tenir debout, l'un des bandits me cria de nouveau :

« Vite, remets ton pantalon, dépêche-toi. »

Ils avaient "si peu de temps" qu'ils firent mine de remettre ça à nouveau si j'étais trop lent pour m'habiller. Appuyé de la main droite sur le bord de la table de tortures, je m'habillai de la gauche. J'aurais presque crié de douleur lorsque les bretelles effleurèrent mes épaules. Je fus pris de vertiges et je crus que j'allais de nouveau perdre connaissance. Pendant que je passais mon veston, celui qui m'avait tenu la tête, me demanda :

« Maintenant tu t'imagines encore être député au Reichstag ? »

Je répliquai :

« C'est pour cela que vous m'avez tant battu ? »

« C'est encore bien trop peu », cria un autre qui était arrivé pendant qu'on me rouait de coups.

Une seconde après, j'étais de nouveau étendu sur la table et fus de nouveau battu jusqu'à ne plus pouvoir proférer aucun son, En vérité ce n'était plus tenable. Car, dans l'intervalle entre la première torture et la seconde, mes cuisses, mon séant et mes deux épaules avaient fortement enflé.

« Assez ! », entendis-je dire enfin.

Les "tenailles" se relâchèrent, en même temps qu'on me poussait loin de la table. Je dus rassembler toutes mes forces pour me tenir plus ou moins debout.

« Alors, es-tu content maintenant ? » me demanda-t-on cyniquement.

Si je ne voulais pas être de nouveau jeté sur la table, je n'avais qu'à me taire.

« Le drôle vit encore »

Qu'est-ce qui va m'arriver maintenant ? C'était la seule pensée qui m'occupait et me donnait en même temps la force d'être prêt à de nouvelles tortures et préparé à tout, car ils avaient frappé avec rage, et leur désir bestial ne pouvait, semblait-il, qu'augmenter. "Certainement tu ne quitteras pas ce trou vivant, pensai-je. Lorsqu'on m'eut dit :

« Prends ton chapeau et ton manteau », je repris un peu espoir.

Le SS qui m'avait précédemment mené dans la cellule, les menottes au bras, me saisit sous le bras gauche et me fit monter tant bien que mal les deux escaliers de pierre conduisant vers "la salle blanche". Toute la bande des SA était encore assemblée dans la salle en haut de l'escalier, jouissant sans doute du plaisir d'entendre les coups de matraque pleuvoir sur un corps humain. Lorsqu'ils m'aperçurent ils se mirent de nouveau à hurler et une atmosphère de pogrom se répandit dans la salle :

« Mais le drôle vit encore ?! », hurla l'un d'eux.

Un autre cria : « Assommez-le donc ! »

En plus de cela, quantité d'injures dignes seulement de brutes de ce genre.

Ils firent la haie et je dus subir une sorte de passage par les verges. Lorsque nous arrivâmes vers le milieu de la salle, leurs cris augmentant toujours davantage, je n'eus plus que cette seule pensée : "Maintenant, ils vont certainement me tirer une balle par derrière." J'étais préparé et à chaque pas que je faisais, je croyais que c'était le dernier de ma vie. Mais ils ne le firent pas, seul un d'entre eux eut le "courage" de me lancer, de toutes ses forces avec ses bottes de bourreau, un coup de pied dans le bas du dos. Si mon "guide" ne m'avait pris par le bras gauche et ne m'avait retenu, je me serais allongé sur le plancher. Je puis dire que la douleur des coups de verge et du dernier coup de pied était insupportable, mais je n'en poussai pas moins un soupir de soulagement lorsque j'entendis se refermer derrière moi la porte de la "salle blanche". Dans la section "6/A" on me conduisit dans une pièce sur la porte de laquelle était écrit "bureau (ou section) des arrestations préventives".

À peine étions-nous entrés dans la pièce et que le fonctionnaire à croix gammée présent se fut aperçu de ma présence, qu'il vint à moi et me dit :

« Eh bien, Monsieur Beimler, qu'avez-vous donc ? N'êtes-vous pas bien ? Asseyez-vous », sachant fort bien que je ne pusse m'asseoir.

En même temps, la dactylo présente m'avança une chaise. Comme la sueur continuait à couler de mon front et que de nouveau j'étais repris de vertiges, je m'accroupis, malgré d'affreuses douleurs, sur

le bord gauche de la chaise et m'accoudai sur le bureau tout proche. Au bout de cinq minutes environ, on dit à mon guide de m'emmener sans ajouter autre chose. Je pense qu'on ne m'avait conduit dans cette chambre que pour permettre à "Monsieur le directeur" de s'assurer par lui-même que l'on m'avait bien administré la "leçon nécessaire". Cette fois nous arrivâmes très vite dans le bureau de réception de la prison. Je dus de nouveau vider mes poches et un gardien contrôla si j'avais bien tout déposé sur la table. Pendant ce temps, un autre gardien assez corpulent déblatèrait contre les communistes, ces mangeurs d'hommes, auxquels il prêtait la bestialité criminelle qui venait d'être exercée pratiquement par les soldats assassins fascistes sur ces mêmes communistes. C'était un de ces "fonctionnaires" qui pendant la République soviétique bavaroise, jurait avec la même "rage" contre les gardes blancs du général Epp, c'est-à-dire un de ces hommes qui sont toujours d'accord avec le pouvoir. Ce fut cette punaise ventrue qui me mena dans la cellule 44, au quatrième étage. Dans cette cellule commune se trouvaient déjà quatre autres camarades, parmi lesquels je ne reconnus que Erich Olchevski, ce camarade dont le vieux père se trouvait déjà depuis des semaines en prison préventive à Landsberg. Comme je me tordais de douleur sur mon lit de planches pouvant à peine parler, mes six compagnons de cellule m'entourèrent et me prièrent de leur raconter ce qui m'était arrivé. Je leur demandai alors de m'aider à me déshabiller. Une fois mes bretelles défaites et mon pantalon enlevé, tous poussèrent des cris d'horreur en voyant à quel point mon corps était lacéré de coups.

Les prisonniers sont traités
"selon leur rang"

Au bout de trois jours, on me transféra dans la cellule 13 qui, en temps normal, est aménagée pour quatorze prisonniers. Mais lorsque j'y fus mis, elle en contenait vingt-deux. Il n'y a sans doute nulle part de prison aussi sale que la prison de la police de Munich et nulle part de cellule aussi suffocante. Les prisonniers appréhendent vraiment la venue de la nuit, tant la vermine y pullule.

Il ne fallait pas s'étonner de voir le plancher

balayé d'une manière très rudimentaire, et qu'une si grande cellule ne fût "nettoyée" que tous les deux jours avec un torchon humide qui au lieu d'enlever la poussière s'échappant des vingt-deux paillasses ne faisait que la coller au sol.

Outre un certain nombre de camarades communistes, il y avait dans la cellule quelques intellectuels et six dirigeants de rayon de la Bannière d'Empire. L'un des intellectuels, dont le nom m'a malheureusement échappé fut arrêté pour avoir écrit, il y a un an, quelques articles dans la *Frankfurter Zeitung*²⁰ sur les progrès de l'architecture en Union soviétique. Nous avions également un monarchiste dans notre cellule qui avait été arrêté au sujet des "projets d'attentat" sur le comte Arco-Valley²¹, l'assassin de Eisner.

Lorsque je pus de nouveau me tenir plus ou moins debout et marcher, j'écrivis au président de la police politique bavaroise et au dirigeant du Reich de la SS, leur demandant la permission de faire venir des journaux et du tabac. Le lendemain déjà, un fonctionnaire me lut sur un morceau de papier la réponse d'Himmler :

"Faire dire à Beimler qu'il peut commander des journaux, tant qu'il veut — défense de fumer."

Il y eut "grande discussion" dans la cellule au sujet de cette réponse, d'autant plus que le soi-disant "auteur de l'attentat Arco", qui se trouvait près de nous dans la cellule 15, non seulement fumait des cigares à 50 pfennig, pouvait boire du vin et de la bière, mais "était servi par des dames", recevait sa nourriture de l'hôtel, et pouvait mener une joyeuse vie de prisonnier. Les six militants du Reichsbanner furent bien étonnés lorsque je leur appris qu'à l'étage supérieur, Rosenstrass, Auer et quelques rédacteurs de la *Münchener Post*²² jouissaient des mêmes avantages que le monarchiste.

²⁰ Journal allemand qui a paru de 1856 à 1943.

²¹ Anton Arco-Valley (1897-1945), militant d'extrême droite et nationaliste bavarois. Assassin du Premier ministre de Bavière Kurt Eisner le 21 février 1919.

²² Le *Münchener Post*, journal socialiste publié à Munich de 1888 à 1933. Le journal était connu pour sa campagne contre Adolf Hitler et le parti nazi. Fermé par Hitler en mars 1933 immédiatement après qu'il soit devenu chancelier du Reich.

« Je meurs pour l'étoile soviétique »

Les jours qui s'écoulèrent jusqu'à mon transfert au camp de concentration de Dachau furent "pleins d'imprévus", ce fut en effet un va-et-vient perpétuel, car à part le vieux camarade Karl Hans de Allach, un camarade de Dachau, les six membres de la Bannière d'Empire et moi, la plupart des détenus n'y restaient qu'un jour ou deux. Ou bien, ils étaient relâchés, ou transférés dans une autre cellule ou une autre prison, à Stadelheim, Neudeck, Kornelius ou bien directement à Dachau. A part les militants du KPD, de la JC et d'autres organisations, la plupart des détenus, c'est-à-dire des nouveaux arrivants, étaient membres du Parti communiste ou des Jeunesses. Beaucoup de jeunes camarades étaient tombés entre les mains des bandits assassins pour avoir vendu la *Neue Zeitung* ou distribué des tracts. Ces camarades ne déployèrent pas seulement de l'activité tant qu'ils furent en "liberté". Ils ne furent pas moins courageux lorsqu'ils furent torturés et menacés de mort à cause de leur activité révolutionnaire. Il n'est malheureusement pas possible de citer tous les prolétaires qui, non seulement ne bronchèrent pas, mais firent preuve d'un véritable héroïsme. Voici un exemple :

Dans le groupe local de Funtzing, près de Munich, on arrêta nombre de camarades dont plusieurs jeunes. Comme la plupart des détenus, ils furent également traînés dans la salle de tortures et pour commencer ne reçurent que dix coups de matraque sur le bas du dos, puis on demanda à l'un d'eux :

« Es-tu encore pour le communisme ? »

Sur quoi le jeune camarade répondit :

« Il faudrait que j'aie une bien faible conviction si je devais la renier à cause de dix coups de matraque. »

Cela mit naturellement les cosaques bruns en rage et ils battirent épouvantablement le jeune camarade. De nouveau la question :

« Es-tu encore pour le communisme ? »

« Même si vous me tuez, je mourrai pour l'étoile soviétique », fut la réponse.

Après cela, ces brutes frappèrent si sauvagement le corps du camarade que la chair du dos tombait en lambeaux sur ses cuisses. Le camarade fut traîné dans sa cellule, couvert de gros tampons d'ouate.

Lorsque les autres détenus de la cellule virent cela, leur haine ne fit qu'augmenter. Seul, un camarade âgé se cacha dans un coin pour pleurer...

Je pourrais citer une douzaine de faits de ce genre. Cela n'est qu'un exemple du véritable héroïsme dont firent preuve nos camarades dans les casemates du "troisième Reich".

Je restai huit jours dans la prison de la police et, pendant ce temps, beaucoup de camarades me montrèrent leur corps couvert de plaies. Chacun était d'avis que les bourreaux eux-mêmes devaient en avoir assez de devoir plusieurs fois par jour, s'escrimer à coups de matraque sur des corps humains.

Mais la cellule n°13 s'ouvrit de nouveau brusquement et le camarade Horn, un militant du syndicat unitaire du bâtiment, entra en se traînant avec peine dans la cellule. Il n'eut pas besoin de parler, et personne non plus n'osa lui poser la question. C'était clair pour tout le monde. Il avait été dans la fameuse cellule. Aux commissures des lèvres du sang, le revers de la main gauche deux fois plus gros qu'une main normale. Il se laissa tomber sur le lit de planches et gémit. Au bout de quelque temps, le silence de mort de la cellule fut rompu. Horn s'était accoudé sur le bras droit et examinait les autres détenus. Lorsqu'il m'aperçut, pour un instant, il ne pensa plus à ses propres souffrances. Sa joie fut grande de me voir encore vivant, car les camarades et les ouvriers, aussi bien que lui-même, en avaient douté. Il nous pria de lui enlever son veston, car lui-même n'en était pas capable "doucement, doucement" disait-il, car la douleur était visiblement très grande. Puis il défit ses bretelles et fit tomber son pantalon. A peine eut-il relevé la chemise que tous poussèrent un cri d'effroi : le corps entier depuis les chevilles jusqu'à la nuque n'était qu'une masse sanglante. Ces nouvelles marques de tortures fascistes prouvèrent aux camarades que j'avais raison lorsque je disais qu'il fallait nous attendre à des choses bien pires :

« Pensez, leur disais-je, à la Bulgarie, à la Hongrie, à la Pologne, à l'Italie. »

Malgré cela l'état d'esprit des prisonniers, à peu d'exceptions près, était bon, il n'était altéré que par les atrocités continuelles de l'armée brune.

Dix jours s'écoulèrent ainsi et j'étais frappé

du fait que d'autres camarades et moi nous restions si longtemps dans la prison de police, alors que la plus grande partie des détenus s'en allait au bout de quelques jours. Après tout, être torturé dans tel trou fasciste ou dans tel autre cela était sans importance. Plusieurs tentatives pour se mettre en communication avec le monde extérieur restèrent assez longtemps sans résultats. Nous devions nous contenter d'apprendre par les nouveaux venus ce qui se passait au dehors. Je fus assez étonné lorsque, le 22 avril, un SS assez âgé, un prolo, par la porte de la cellule qui restait ouverte pendant le "nettoyage", me dit que les bandits ne s'étaient pas contentés de m'avoir pris dans leurs mains sanglantes, mais qu'ils avaient également jeté ma femme en prison, comme du reste toutes les autres femmes des militants dirigeants. Seules les femmes dont les maris furent assassinés, comme Fritz Dressel, Hausmann et d'autres, pouvaient compter être remises en liberté. Alors que la femme, également arrêtée, du camarade Knodler s'est finalement pendue dans sa prison à Stadelheim, toutes les autres femmes, y compris la mienne, sont toujours en emprisonnées et qui sait pour combien de temps encore.

Un nouvel "attentat contre Hitler" est à l'ordre du jour

La découverte de temps en temps d'un "projet d'attentat" fait partie du programme de terreur du gouvernement hitlérien. Un jour, ce sont "trois bolcheviks russes qui sont vus posant des grenades à main sous un monument et qui s'éloignent ensuite en auto". Cette fois-ci, le 2 avril, il s'agit du neveu du poète hindou Tagore venu d'Italie. Il avait passé la frontière dans l'auto du baron von Vegesack, avait été arrêté à Kufstein et amené à Munich dans la prison de la police. On avait jeté ce "type dangereux" dans notre cellule, la nuit du 24 avril. Nous lui demandâmes pourquoi il avait été arrêté puisqu'il était étranger, il nous répondit qu'il n'en savait pas plus que nous. Les détenus de la cellule 13, ayant obtenu la permission de se "promener" un quart d'heure dans le corridor, le 24 avril, un chef de section de la SS très corpulent et le visage bouffi de graisse luisante, rejoignit le policier qui nous accompagnait et s'entretint à haute

voix avec lui. Lorsqu'il aperçut "l'auteur de l'attentat", il le désigna du doigt et dit au policier :

« Voilà le petit gars qui a projeté un attentat contre Hitler mais qu'on a signalé à temps en Italie. En ce moment l'automobile confisquée est entièrement démontée et si l'on trouve la moindre chose, il sera immédiatement fusillé. »

Maintenant Tagore et nous, nous savions la raison de son arrestation. Nous sentions le caractère sérieux de la situation dans laquelle se trouvait Tagore et nous savions également que cette bande était capable de tout. Un assassinat de plus ou de moins, cela ne comptait pas pour eux. Tagore lui-même nous répondit en riant :

« C'est une grande bêtise. »

Mais nous, nous étions tout de même inquiets sur son sort et nous fûmes contents d'apprendre qu'au bout de quelque temps, on dut le relâcher. Depuis lors, dans un compte rendu détaillé dans la presse sur ses impressions en Allemagne fasciste, il a pris parti pour les victimes des potentats fascistes. C'est vrai qu'il avait vu nos corps couverts de plaies.

Des nerfs de bœuf de soixante-dix centimètres

Au bout de quinze jours de détention, je ne pensais plus que mon tour viendrait, lorsque le gardien ouvrit la porte de la cellule et appela les prisonniers qui devaient être transférés. Je fus donc très étonné, le 25 avril, d'entendre mon nom avec la remarque :

« Rendez l'essuie-mains, et prenez tout le reste. »

En bas, dans la salle de réception de la prison, les objets qui nous avaient été enlevés, à l'exception des couteaux et des cannes, nous furent restitués et il nous fallut pénétrer dans une cage munie de gros barreaux de fer.

Tous les camarades étant prêts — il y avait environ dix ou douze camarades — un soi-disant agent de la Sûreté, avec une immense croix gammée sur le revers du veston, fit son entrée. Après un nouvel appel, il déclara :

« Vous allez maintenant à Dachau. Je vous fais remarquer qu'à la moindre tentative de fuite on tirera sans merci. En outre, il est interdit de fumer dans la voiture et de parler

aux autres prisonniers. »

Entre-temps, un grand nombre de SS armés de carabines s'étaient mis en rang et c'est entre eux que nous fûmes conduits à l'auto. Dans la voiture se trouvait un certain nombre de détenus qui étaient restés longtemps dans la prison de Stadelheim et parmi eux des militants communistes. Il y avait en outre le major Hunglinger et — comme nous l'apprîmes à Dachau — encore six figures "douteuses" ayant plus ou moins porté l'uniforme brun des bandits. Au bout de vingt à vingt-cinq minutes, nous atteignîmes le camp qui se remarquait de loin déjà, par un labyrinthe de fil de fer barbelé.

Devant les bureaux de l'administration se trouvait déjà toute une bande de SA et de SS armés non seulement de pistolets à longue portée mais aussi, comme du reste le commandant du camp, de nerfs de bœuf, de soixante à soixante-dix centimètres qu'ils tenaient dans leurs mains tachées de sang ouvrier. La moitié des nôtres n'avait pas encore quitté la voiture que déjà les hurlements s'élevaient parce que les gens ne s'étaient pas présentés devant les mercenaires bruns « en ligne, deux par deux ». Je me trouvais le second du sixième rang, ce qui ne plut pas au "héros" SS qui m'accompagnait de façon tout à fait spéciale, le même qui, à la préfecture de police, m'avait tenu la tête serrée sous son bras, lorsque j'avais été roué de coups dans la chambre de tortures. Il m'ordonna de me mettre à droite. Déjà l'appel nominal avait commencé. Celui-ci était fait par le "dirigeant de la section de la distribution du travail" d'après une liste établie par la police, qui lui avait été remise par le chef du convoi. En face de chaque nom se trouvait une "caractéristique" des détenus.

Chaque personne appelée devait répondre "présent" et devait se mettre au garde à vous. Le drôle répéta au moins huit à dix fois le nom de Beimler parce que je n'avais pas répondu assez fort "Présent." Pendant ce temps, d'autres faisaient des remarques sarcastiques :

« Celui-là, on lui en fera voir ! », « l'agent payé de Moscou en apprendra encore d'autres », et d'autres.

Après la lecture des vingt-cinq noms, le major Hunglinger et les six "figures douteuses", durent s'aligner à une certaine distance des

autres prisonniers, la plupart communistes.

« Y a-t-il aussi des juifs par ici ? A droite également ! Même des juifs baptisés ! » s'écria un tout jeune "héros" tout en examinant le groupe de gauche.

Deux jeunes gens — probablement des étudiants et des commerçants — sortirent des rangs et rejoignirent notre groupe.

La "cordiale bienvenue à Dachau"

Déjà en cours de route, je remarquai que "la tenaille vivante" qui m'avait tenu la tête à la préfecture de police pendant que les autres me frappaient à tour de bras, avait encore entre les mains un rouleau qu'il avait montré aux trois policiers assis à nos côtés lorsqu'il me commanda de me placer sur la droite. C'est maintenant que j'appris enfin ce que signifiait ce rouleau, car l'ayant déplié, il me le pendit au cou. C'était une pancarte avec les mots "Cordiale bienvenue". Puis le commandant du camp, (à mon vif regret je ne pus apprendre son nom), le type de l'assassin de Liebknecht et de Luxemburg, prit la parole et déclara en montrant le groupe de droite :

« Ces salauds-là seront immédiatement mis sous les verrous (c'est-à-dire qu'ils vont être assommés à coups de matraque), ce sont des cochons et des traîtres payés. A part cela, ceux du groupe 3, ce sont tous des prolos, je crois, qui ont été égarés par celui-ci (il me montra du doigt). Nous les enverrons dans le groupe 2. Chacun d'entre eux peut aussi garder cinq marks de l'argent qu'il a apporté. Ces autres cochons n'auront pas un pfennig. »

Puis, martial, il commanda :

« A gauche, gauche ! »

Et nous marchâmes, traversants le camp deux à deux, en passant devant les prisonniers, pour la plupart occupés à la construction d'une route. D'autres se trouvaient sur les toits qu'ils goudronnaient. Quelques hommes, que je reconnus pour la plupart comme d'anciens militants, devaient tirer le lourd rouleau, scène reproduite dans la *Münchener Illustrierte Zeitung*, n°28, du 16 juillet 1933 et que les journalistes stipendiés, ont présentée comme la "vérité" sur Dachau, comme la contre-épreuve de la terreur et des assassinats commis dans l'enfer de Dachau. L'ancien député du Landtag de la Basse-Bavière, Michel Hollertseder était occupé à cimenter

un canal d'écoulement. Il fut effrayé lorsqu'il me vit la pancarte au cou, pressentant sans doute que rien de bon ne m'attendait.

Dans une grande salle où se trouvaient quelques rayons et quelques tables nous dûmes sortir tous les objets de nos poches et les placer sur la table. Pour le bandit SS Steinbrenner²³, l'assassin, le bourreau de tous les prisonniers tués à Dachau, je ne posais pas mes objets assez rapidement. En fouillant mes poches, il trouva dans une petite poche du veston un petit bout de crayon et il se mit aussitôt à crier :

« Monsieur le commandant, Monsieur le commandant, ce drôle n'a pas exécuté l'ordre de tout poser sur la table ; il a voulu tricher. » Et, ce disant, il montrait le petit crayon trouvé sur moi.

« Au secret pendant quatorze jours ! », ordonna le commandant.

C'était naturellement un simple prétexte, car, déjà au bout de quelques minutes, on me remettait non seulement ce crayon, mais aussi une plume, du papier à lettres, un carnet de notes, etc. On avait besoin de ce prétexte tiré par les cheveux pour m'isoler dorénavant des autres camarades du camp. Mon sort avait déjà été fixé lors de mon séjour à la prison de police. Pour les bourreaux bruns, il était décidé que comme ils me le répétèrent du reste ouvertement les jours suivants, des dizaines de fois, je ne quitterais pas le camp vivant. Le major de police Hunglinger et moi, nous fûmes tout de suite emmenés. Déjà en chemin vers le baraquement des arrêts, Steinbrenner me frappa à coups de son nerf de bœuf sur la tête et les oreilles sous les yeux de plusieurs centaines de prisonniers qui travaillaient à proximité dans un jardin. Ensuite il cria aux camarades :

« Regardez, nous l'avons votre Beimler qui vous a égarés et excités »

Il m'asséna encore plusieurs coups sur la tête. Comme la porte d'entrée sur laquelle était écrit à la craie le mot "poste" était fermée et que le gardien des clés était occupé avec les autres prisonniers nouvellement arrivés, nous dûmes attendre encore devant le baraquement.

²³ Johannes 'Hans' Steinbrenner (1905-1964), coupable de meurtres de prisonniers au cours des premières années du camp de concentration de Dachau. Condamné à la réclusion à perpétuité, il est libéré début 1962 et se suicide deux ans plus tard.

Mon bourreau de la prison de police qui courait continuellement derrière Steinbrenner, en profita pour lui rabâcher ce qu'était le "meneur Beimler", et comme il ne pouvait écarter l'idée que je persistais à me croire élu député au Reichstag, il me demanda de nouveau si j'avais encore la prétention d'être membre du Reichstag, je lui répondis que la prétention est une notion bourgeoise et qu'elle n'existe pas pour nous autres communistes. Alors, il se tourna vers Hunglinger qui se trouvait à ses côtés :

« Et toi, traître, cochon, gredin, nous t'avons découvert maintenant, nous savons que tu nous as espionnés et que la police t'a payé pour cela. Et les as-tu assez fait barder et baver, nos SA à l'école des cadres. »

Tout en parlant, il se mit en fureur et porta à Hunglinger quelques coups au visage. Entre-temps arriva le gardien avec les clefs qui ouvrit la porte du "poste". Quelques secondes après, j'étais dans la soi-disant cellule d'arrêt n°3, Hunglinger dans la n°1.

A peine avais-je pénétré dans la cellule que je dus constater que je ne me trouvais pas dans une cellule de prison, mais dans un ancien WC. Les tuyaux d'écoulement et la conduite d'eau en étaient la preuve. Plus tard, je pus me convaincre que, dans le baraquement, il y avait huit cellules de ce genre les unes à côté des autres qui avaient servi de W.C. et de lavabos aux ouvriers de la fabrique de munitions pendant la guerre et sur l'emplacement de laquelle se trouve actuellement le camp de concentration. Les odeurs qui se dégageaient des tuyaux d'écoulement attirèrent mon attention sur les possibilités d'aération et je fus édifié lorsque je remarquai une "fenêtre" de quarante-cinq centimètres carrés environ, munie de gros barreaux de fer et placée très haut.

La corde est à votre disposition

Quatorze jours de cachot, ça "promet" me dis-je. Pendant qu'assis sur le bord du lit de vieilles planches de bois, mon seul mobilier, je pensais au sort qui m'attendait, la porte de ma cellule s'ouvrit et trois SS, avec Steinbrenner à leur tête, entrèrent avec ces mots :

« Nous te tenons, maintenant, meneur, traître à la patrie, traître aux ouvriers, cochon de

bolchevik. »

Pendant ce temps, Steinbrenner m'assénait quelques coups sur la tête et les épaules. Et après s'être ainsi suffisamment mis en rage, le voilà qui hurle :

« Ôte ta veste, mets bas ton pantalon, et me montrant le lit de planches, couche-toi. »

Comme je ne suivais pas immédiatement ses ordres, il m'empoigna de la main droite par le cou et me jeta sur le lit. Pendant ce temps, les deux autres s'étaient mis à ma droite et ces chiens me rouèrent de coups jusqu'à ce que je ne bouge plus.

« Nous t'en ferons voir pour ton activité, lève-toi ! »

À peine étais-je debout qu'il m'asséna avec son nerf de bœuf, où pendaient déjà des lambeaux de chair, encore quelques coups sur les épaules, puis il me poussa dans un coin et me demanda :

« Est-ce que maintenant tu vas avouer que tu as trahi les ouvriers ? »

Je répondis :

« Si maintenant, par peur de coups, j'avouais avoir trahi les ouvriers, je mériterais seulement d'être assommé sur place. »

Je pensais qu'ils allaient se remettre à me battre, mais ils me laissèrent tranquille. Au bout de quelques minutes, j'entendis des coups et des cris dans une autre cellule. C'était Hunglinger contre lequel ils semblaient être tout spécialement en fureur. Il était, comme il l'a dit lui-même, depuis 1920, membre du NSDAP et il joua un grand rôle à l'école des cadres des nazis à Munich. Il avait pour ainsi dire la "confiance du chef". Lorsque les nazis, le 10 mars, ont pu mettre la main sur les dossiers de la police, après leur arrivée au pouvoir en Bavière, ils ont, paraît-il, constaté que Hunglinger, lors de son activité dans le parti de Hitler, fournissait des renseignements à la police politique, où il avait été lui-même commandant. En tout cas, ils l'ont terriblement battu, car bien après le départ des "héros", je l'entendis encore gémir. À peine une demi-heure après, la porte de ma cellule s'ouvrit de nouveau. Le gardien Vogel, responsable de ce qui se passe dans le baraquement des cellules, était devant moi.

« Avez-vous une prière, un désir, ou une plainte à formuler ? »

Telle fut la question qu'il m'adressa. Ma haine et ma répulsion contre cette bande

d'assassins étaient bien trop grandes pour que je m'abaissasse à leur adresser une prière ou à exprimer un désir. Une plainte ? Je n'avais pas envie qu'on se moque de moi.

« Aucun des trois », fut ma réponse.

Alors il me tendit une corde de deux mètres de longueur et épaisse d'un doigt et m'invita à la pendre au petit robinet d'eau.

Après un court instant de réflexion, je pris la corde et je continuai à réfléchir. « Oui, oui, dit-il, montez seulement sur le lit et pendez la corde au robinet. »

Je montai sur le lit de planches et je pendis la corde au robinet. Lorsque je redescendis, il me donna les instructions suivantes :

« Lorsque, à l'avenir, quelqu'un pénétrera dans la cellule, vous devez vous mettre au garde à vous et dire : “le prisonnier préventif Beimler se déclare présent”, et, me montrant la corde, s'il vous vient des doutes quelconques, alors elle est à votre disposition. »

Je veux venir à ton aide

Déjà, lors de mon séjour à la prison de police, j'avais appris que le camarade Gôtz Sepp (secrétaire du Parti pendant de longues années) se trouvait depuis plusieurs semaines dans le camp de concentration et qu'il avait été condamné, il y avait quelques jours “au cachot pour un temps illimité pour rébellion dans le camp”.

Supposant qu'il devait, lui aussi, se trouver dans un sale trou du genre du mien, je frappais plusieurs fois contre la paroi. Comme je ne reçus pas de réponse, j'essayai d'appeler. Il me répondit alors et je pus constater qu'il se trouvait à côté de moi dans la cellule n°2. À ma question comment il allait, il me répondit :

« Tu sais ici, on est très mal. »

« As-tu entendu, lui demandai-je, comme ils m'ont battu ? »

« Oui, mais ce n'est pas le pire, attends seulement la nuit. »

Je dois avouer qu'à ces mots je m'effrayai. “Qu'est-ce qui peut encore m'arriver de pire, me demandai-je, que ce que j'ai ressenti jusqu'à présent ?”

Il me confirma encore que la durée de son séjour au cachot était illimitée, puis nous interrompîmes notre conversation. Hunglinger

avait frappé à la porte de sa cellule. Il n'y avait pas de sonnerie. Je l'entendis qui demandait à sortir. Lorsqu'il revint, il dit au gardien Vogel qui lui demandait de ses nouvelles :

« Donnez-moi un revolver, je veux me tuer, je ne peux supporter les coups. »

« Il n'y a pas de revolver chez nous, lui répondit Vogel, d'ailleurs tu ne vaux pas une balle. Tu aurais dû penser auparavant que tu as une famille, tu n'aurais pas dû nous trahir. Mais je vais tout de même t'aider. »

Il lui apporta également une corde.

Tenir bon. Advienne que pourra

Qu'est-ce que la nuit va m'apporter, me demandai-je sans pouvoir croire qu'il pourrait m'advenir quelque chose de pire. Le pire ne peut être que l'assassinat et je m'y attendais. En tout cas, je m'étais mis dans la tête que je n'emploierais jamais la corde. Je connaissais les sentiments des ouvriers et encore mieux celui de mes camarades du Parti ; se suicider, cela signifie aux yeux des ouvriers reculer devant les conséquences inévitables de l'activité révolutionnaire. Donc il faut tenir bon, advienne que pourra.

La nuit approchait lentement. Vers neuf heures, dans le baraquement devant les cellules, non seulement le calme ne se finissait pas, mais l'animation, le bruit grandissaient. “Sois prêt”, pensai-je, lorsque j'entendis tinter les clefs et retentir les pas des bourreaux. Ils dépassèrent ma cellule et, au bout de quelques minutes, j'entendis le major Hunglinger pousser des cris épouvantables. Au nombre de coups portés en même temps, je me rendis compte que cette fois-ci plus de trois personnes participaient aux tortures. “Mais, n'en finiront-ils jamais”, me disais-je, et ils n'en finissaient pas. Plusieurs fois les coups s'arrêtaient, et on n'entendait que des bruits étouffés. Comme je l'appris par la suite, les bourreaux avaient retourné leurs nerfs de bœuf et frappaient avec le manche. Les cris étaient de plus en plus épouvantables et se terminèrent par un râle. Les coups avaient cessé et déjà la cellule du camarade Gôtz était ouverte. Et de nouveau, la même chose. Ils semblaient avoir toujours de plus en plus de “courage”.

Ils frappaient et frappaient sans arrêt.

Comme le camarade Gôtz me le dit pendant la nuit, il était déjà depuis six jours dans la cellule et avait subi chaque jour les mêmes tortures. Puis ce fut mon tour. On poussa violemment ma porte et six bandits, avec à leur tête Steinbrenner l'assassin, se ruèrent dans ma cellule. Leurs noirs képis français collés à leurs visages me prouvèrent qu'ils avaient pris goût à la besogne.

« Allons, couche-toi ! » m'intima Steinbrenner.

J'eus bientôt la certitude que Gôtz avait raison. C'était vraiment pire, oui, trois fois pire que tout ce que j'avais éprouvé jusqu'à ce jour. Pendant que deux à gauche, et deux à droite, me frappaient, les "inoccupés" les secondaient par une série d'interjections telles que « Rot Front ! », « Vive Moscou ! », « Vive Thaelmann ! », « Vive la révolution mondiale ! » et d'autres cris de ce genre.

Lorsque je m'accroupissais de douleur et que je me retournais sur le côté, ils me frappaient sur les bras et les jambes jusqu'à ce que je me fusse remis à plat ventre. Il n'est pas exagéré de dire que chacune de ces brutes me porta au moins quarante à cinquante coups.

Cela ne leur suffit pas. Je dus ensuite présenter d'abord la main gauche, puis la main droite comme l'écolier à son maître, afin qu'ils pussent me frapper dix à vingt coups de nerf de bœuf sur le bout des doigts. Puis ils recommencèrent autant de fois sur le dos de la main.

Mes doigts et mes mains étaient à tel point enflés que plusieurs jours durant je ne pus toucher à rien. Lorsque, enfin, ils quittèrent la cellule et que je pensai recouvrer la "tranquillité", je pus bientôt me convaincre que je m'étais trompé de nouveau.

Entre-temps ils étaient allés chercher dans le camp un certain nombre de juifs et ils les rouèrent de coups, l'un après l'autre dans la cellule "vide" à côté de moi. Lorsque, enfin, vers vingt-deux heures, le calme fut rétabli, j'essayai de me coucher. Il était impossible de penser à dormir, car je ne savais pas comment allonger mon corps meurtri.

« La corde est encore inutilisée ? »

Le lendemain commença par des coups et des injures. Steinbrenner l'assassin n'était satisfait qu'après avoir hurlé dans la cellule

au moins quelques injures, presque toujours précédées de coups de matraque. Le jour de mon arrivée, on me donna une gamelle, une cuiller et un couteau, mais ni pain, ni eau. On me donna du savon et un essuie-main et pas d'eau pour me laver.

Vers onze heures, le bruit reprit devant la porte et je m'attendis à de nouveaux coups. Mais ce ne fut pas chez moi qu'ils vinrent, ils allèrent chez Hunglinger. De nouveau une pluie de coups furieux. C'était tout simplement épouvantable d'entendre résonner chaque coup.

« Cela suffit », dit l'un d'eux en passant devant la porte et en riant.

J'étais persuadé moi aussi que cela "suffisait".

Dans l'après-midi déjà, arriva la "commission" composée du médecin du district, d'un greffier avec des gendarmes de Dachau, afin de constater la cause du décès du major Hunglinger, car il s'était "pendu". La commission semble avoir eu l'audace de demander d'où il tenait sa corde, car, peu de temps après le départ de la commission, Steinbrenner l'assassin, vint dans ma cellule et je dus enlever ma corde du robinet, l'attacher aux barreaux de la fenêtre, relever le lit de planches et l'attacher avec l'autre bout de la corde, afin, me fit-il remarquer ironiquement, que le lit "ne tombe pas". Je suis persuadé qu'on a dit à la commission que la corde utilisée par Hunglinger servait au même but. D'autre part, il fallait naturellement que la corde restât dans la cellule au cas où "des doutes me viendraient". Maintenant, il n'y avait plus que Gôtz et moi au cachot et nous souffrîmes d'autant plus. Ça commençait de bonne heure le matin. Si je n'avais pas les doigts suffisamment collés à la couture du pantalon, pendant le garde à vous, on me "dressait" en me frappant sur les doigts. La cellule s'ouvrait dix à quinze fois par jour.

« Je suis curieux de savoir combien de temps encore tu répondras présent ! Tu es tout de même un lâche cochon, si tu avais du caractère, tu aurais le courage d'en finir. »

Je devais entendre ces injures et d'autres grossièretés de ce genre plusieurs fois par jour. Ainsi s'écoulait le temps, et à chaque fois la même chose.

Le soir du quatrième jour, comme les fois

précédentes, le “chef de section” vint me demander sur le ton avec lequel on a coutume de s’adresser à un ami.

« Eh bien, Beimler, comment ça va-t-il ? As-tu une plainte ou un désir à formuler ? »

Se plaindre au chef des bourreaux eut été ridicule.

« J’aurais un désir à formuler. »

« Eh bien, que désires-tu ? »

« Je suis ici depuis quatre jours et jusqu’à présent je n’ai eu ni eau ni pain. Je ne sais pas si ici le cachot s’accompagne de privation complète d’aliments. En outre, je n’ai pas encore eu la possibilité de me laver. »

« Comment ne lui donne-t-on rien à manger ? » demanda-t-il à Steinbrenner l’assassin.

« Aujourd’hui il aura quelque chose », répondit celui-ci.

Peu de temps après, on me donna une tranche de saucisson noir, un morceau de pain et un bol de thé chaud. On accorda gracieusement la même chose au camarade Gôtz.

Le thé fut le premier et le dernier repas chaud que j’ai reçu pendant mes quinze jours à Dachau.

Ma maladie

Le cinquième jour et même la nuit qui précéda, j’avais ressenti de violentes coliques et je me demandais si je devais me faire inscrire à la visite. Je me disais “Ça n’a aucun sens, si je dis que je suis malade, cette bande en aura tout au plus grande joie.” Mais lorsque la porte s’ouvrit et qu’au lieu de la brute Steinbrenner apparut son “collègue” du nom de... Marx (la rage me prend encore lorsque je pense à son nom, comme si ç’eût été une torture de plus) je lui demandai s’il y avait un médecin au camp. Comme il me répondit affirmativement, je demandai à me présenter devant lui, et je pus pour la première fois avoir la possibilité de me laver. Il disparut.

Les douleurs augmentaient toujours davantage, mais toujours pas de médecin. C’est seulement vers onze heures qu’arriva Steinbrenner avec un autre prisonnier. Je dus me déshabiller, m’étendre sur le lit de planches et le prisonnier m’ausculta.

Je fus emmené à l’ambulance qui se trouvait à l’autre bout du baraquement. Après un nouvel

examen, le prisonnier, que je croyais être un infirmier quelconque venu en attendant le médecin, déclara que la fièvre commençait et qu’il y avait menace d’appendicite.

Étant donné ce diagnostic, on avertit le service sanitaire et on commanda une auto. Arrivé à l’ambulance, j’appris d’un camarade que le prisonnier qui m’avait examiné n’était autre que le camarade docteur Katz de Nuremberg, mis en prison préventive comme juif et qui exerçait maintenant la médecine dans le camp.

Dans l’ambulance se trouvaient plusieurs prisonniers dont la plupart avaient été si horriblement torturés qu’on avait dû les transporter à l’infirmerie ; il y avait parmi eux le député au Landtag, le camarade Fritz Scharter de Nuremberg et un jeune commerçant juif qui s’était pendu à une corde dans sa cellule. La corde avait été également mise à sa disposition par le gardien Vogel “dans le cas où des doutes lui viendraient”. La bande avait, au préalable, terriblement battu le jeune gars et ensuite elle observa ce qu’il faisait. Il se pendit réellement, mais fut encore “découvert” à temps. Ils firent cela pour tromper l’opinion publique et faire croire qu’ils n’avaient aucun intérêt à ce qu’un prisonnier se suicidât dans le camp.

Vers midi arrivèrent les infirmiers avec une auto, et, en compagnie d’un infirmier de la police, on m’emmena à Munich, à l’hôpital de la rive gauche de l’Isar. J’eus peu d’espoir d’y être traité convenablement lorsque je vis que chacun des quatre médecins qui m’examinaient portait le symbole de l’assassinat des ouvriers sur le revers de sa blouse blanche. On donna l’ordre de me mettre en observation dans une chambre “séparée” à la fenêtre de laquelle on avait placé de lourds barreaux de fer.

Au bout de quelques minutes déjà, arrivèrent deux SS envoyés par la section politique de la préfecture, ils se postèrent dans la chambre devant mon lit, ayant pour tâche de me surveiller.

Les prescriptions du médecin, “compresses chaudes, lavements, huile de ricin et mise à la diète”, furent exécutées par un infirmier.

Le premier mai, vers treize heures, arrivèrent tout à coup deux jeunes gens en civil, la croix gammée à la boutonnière et, visiblement énervés, ils se promenèrent plusieurs fois de

long en large dans la chambre sans dire un mot. Les deux SS, à mon étonnement, avaient quitté la pièce. Pendant que j'examinais ces visiteurs étranges et que je me demandais ce que cela pouvait bien signifier, l'un d'eux me dit :

« Eh bien, Beimler, levez-vous et habillez-vous, vous revenez maintenant avec nous à Stadelheim, à l'infirmerie. »

« Je ne peux pas m'habiller, car je n'ai pas de vêtements et je ne peux pas marcher non plus.

« On vous apportera tout de suite vos habits et vous n'avez besoin de marcher que jusqu'à l'auto, nous avons une auto particulière et nous vous emmènerons jusqu'à Stadelheim. »

Je fus pris d'un effroi involontaire, lorsque j'entendis ces mots. Transport de prisonnier en auto particulière, ça ne promet rien de bon, et je pensai à Karl Liebknecht et à Rosa Luxembourg que, eux aussi, on était venu chercher à l'hôtel Eden en auto particulière...

« Non, je ne peux pas marcher », "...advienne que pourra", me disais-je.

Là-dessus arriva l'infirmier pour prendre ma température.

« Est-ce qu'il ne peut pas marcher ? », demanda l'un des deux SS à l'infirmier.

« Non, il ne peut pas marcher. »

Je lui avais tout raconté et je lui avais montré mon corps meurtri. Il savait qu'à la préfecture de police un bandit m'avait donné un coup de pied et même les médecins sadiques voulaient le jour même me faire passer aux rayons X parce que je continuais à éprouver de grandes douleurs.

Moitié furieux, moitié déçu, le fasciste riposta :

« Eh bien, on le fera transporter par les infirmiers. »

Puis tous deux quittèrent la chambre et peu de temps après arrivèrent les infirmiers. On me mit sur une civière et on me transporta dans l'ambulance. J'appris que les infirmiers avaient reçu l'ordre de me conduire d'abord à la préfecture de police. L'auto stoppa devant la Löwengrube, avant l'entrée de la préfecture.

Pendant que l'un des infirmiers se rendait à la préfecture, l'autre resta auprès de moi. Au bout d'un temps assez long, il revint, à mon étonnement, avec deux autres agents de la Sûreté. Quant aux précédents, je ne les vis plus.

A Stadelheim, on ne me mit pas à l'infirmerie, même pas à la section des prisonniers en prévention, mais on me jeta dans une cellule pour les prisonniers de droit commun. On m'enleva mes propres habits et on m'apporta un costume de forçat, je n'eus même pas le droit de garder mon mouchoir de poche.

Ma demande d'être transporté à l'infirmerie fut repoussée par l'infirmier même, qui me répondit cyniquement :

« Ici vous ne serez pas mal non plus ! »

Dès le premier jour, un de ces drôles cria par le judas de la cellule :

« Tuez-le donc, ce chien ! »

Je suis fermement convaincu que les deux autres individus auraient assumé la tâche de m'assassiner en route, s'ils avaient réussi à m'emmener dans l'auto particulière. La chose n'a pas réussi.

Au bout de trois jours, on m'emmena de nouveau à la prison de la préfecture. A peine étais-je installé pour écrire une lettre à mes enfants et à mes beaux-parents, que je dus de nouveau m'interrompre pour retourner à Dachau.

« Surtout n'oubliez pas le Rahm »

A mon grand effarement, je fus transporté à Dachau avec les camarades Fritz Dressel, député au Landtag, Max Holy, secrétaire régional du Secours rouge et Joseph Hirsch, conseiller municipal de Munich. Je fus effaré parce que je me rendais bien compte que les assassins de Dachau non seulement pousseraient des cris de joie lorsqu'ils verraient tomber d'un seul coup quatre militants connus entre leurs mains d'assassins, mais que cela leur fournirait également un prétexte pour reprendre de plus belle leurs épouvantables tortures.

Autant qu'il nous fut possible, nous échangeâmes quelques paroles. Max Holy me raconta qu'il était déjà arrivé à Salzbourg, mais qu'il y avait été arrêté par la police, ramené à la frontière et livré aux mains des SA et des SS A Munich, où on le traîna à la Maison des syndicats pour y être terriblement roué de coups.

Fritz Dressel et Hirsch furent arrêtés ensemble et également frappés à la Maison des syndicats, dans la Pestalostrasse, à coups

de matraque sur leur corps nu. De nouveau environ vingt-cinq prisonniers étaient amenés à Dachau.

Je compris ce que cela signifiait lorsque, dans la salle de police déjà, un soi-disant dirigeant de section d'assaut se mit à exciter de façon inouïe les SS contre nous.

« Faites bien attention à Beimler, hurla-t-il dans la voiture, allongez-lui tout de suite un coup de poing sur la gueule s'il bouge, ce valet des juifs a chanté l'Internationale dans sa cellule. Où est donc le Dressel ? Ce gremlin m'a craché au visage. Surtout n'oubliez pas le Rahm, ce vaurien a frappé un SS », continuait-il à hurler.

« C'est bien pour cela que nous les accompagnons », répondirent immédiatement trois individus.

Ils se trouvaient dans la voiture, avaient la mine patibulaire, et en uniforme de bandits nazi.

Cela n'est qu'un petit échantillon des mots d'ordre lancés à notre retour à Dachau, afin de mettre la colonne d'assassins au diapason voulu.

A peine l'auto s'était-elle arrêtée à Dachau, que les trois brutes qui nous avaient accompagnés, arrachèrent le jeune camarade Rahm de la voiture, le frappèrent, le piétinèrent littéralement dans la boue à coups de bottes. Notre camarade saignait du nez et de la bouche. Le commandant, accompagné de son "état-major", regardait cela en fumant une cigarette.

Holy me demanda :

« Est-ce qu'on est toujours traité comme ça ici ? »

« Oui, Max, ici nous sommes absolument à leur merci. »

Comme dans la journée aussi bien que dans les jours précédents, il pleuvait beaucoup, on dut nous caser dans un hall. Les instructions étant déjà lancées, le commandant donna immédiatement les ordres suivants :

« Beimler, mon ami, quatorze jours de cachot. Dressel, pour qu'il ne crache plus sur un SS, cinq jours. Hirsch, pour qu'il ait le temps de réfléchir sur ses provocations au conseil municipal contre la fraction nazi, trois jours. Rahm, cinq jours. »

Nous fûmes tous les quatre immédiatement emmenés et, après la fouille, on nous mit dans le baraquement des tortures.

Comme il avait plu pendant plusieurs jours, les bourreaux ressentaient un plaisir spécial à nous faire courir dans la boue qui montait parfois jusqu'à la cheville. On poussa Dressel et moi dans la cellule n°3 que j'avais habitée avant mon transport à l'hôpital. Gôtz se trouvait encore au n°2. Hirsch fut mis dans la cellule n°1 où Hunglinger s'était pendu, et Rahm dans la cellule n°4.

Au bout d'environ une demi-heure, arriva la colonne des bourreaux ayant à sa tête Steinbrenner l'assassin qui agitait son nerf de boeuf.

« Quoi, salaud, tu as osé cracher sur un SS », hurla Steinbrenner.

Il se jetant aussitôt sur Dressel, lui asséna quelques coups sur la tête. Quand il eut assez proféré d'injures pour se mettre, lui et ses acolytes, dans une grande fureur, il obligea Dressel à se déshabiller complètement.

On le projeta sur le lit de planches et on le frappa de la façon la plus bestiale sur tout son corps nu, pour ainsi dire de la plante des pieds à la racine des cheveux. Je dus regarder cela, et ils n'en finissaient plus.

Chaque coup me faisait plus de mal que si j'eusse été moi-même à la place de Dressel. "Enfin ils s'arrêtent", pensai-je en moi-même, sachant bien que mon tour allait venir.

« Te voilà, lâche cochon, c'est à toi maintenant, nous allons t'apprendre à simuler. Déshabille-toi ! »

Ce fut la même chose qu'avec Dressel.

Ils nous quittèrent. Au bout de quelques minutes, nous entendîmes les assassins crier :

« Quoi, espèce de morveux, de pouilleux, tu as osé battre un SS ! »

Et de nouveau, les tortures inhumaines. C'était à rendre fou ! Ces coups de nerf de boeuf !

Fritz Dressel, lui aussi se bouchait les oreilles. Enfin arriva le tour de Hirsch. Je ne puis dire qu'une chose, c'est que c'était toujours la même histoire.

Lorsque les criminels eurent terminé leur besogne, arriva le gardien Vogel pour faire sa visite. Après nous, il alla voir Rahm.

« Pourquoi ce jeune homme est-il ici ? » demanda-t-il.

Steinbrenner répondit promptement :

« Il a battu un SS. »

Là-dessus Vogel questionna notre camarade Rahm.

« Pourquoi as-tu battu un SS ? »

Nous entendîmes tout cela très bien. Le camarade raconta.

« Hier au poste de police, j'ai été battu par les SS, et m'étant débattu, j'ai frôlé un SS avec le pied. »

Vogel dit alors textuellement :

« C'est plutôt ça, je ne pense pas que ce jeune gars ait battu un SS. Ce n'est pas de coups qu'il s'agit, moi aussi, j'essaierais de me défendre si on me battait. »

Après que ces brutes eurent torturé si bestialement le jeune camarade. Rahm put rejoindre les prisonniers dans le camp. Cette "amnistie" de Rahm rendit la cellule disponible. On y mit Dressel.

« Un exemplaire spécial
de cochon bolchevik »

Celui qui croirait que la bande d'assassins avait fait trêve de tortures pour cette journée, se tromperait. Les bêtes féroces revinrent à leurs victimes. Cela commença par Hirsch. Après Hirsch, Gôtz. De chez Gôtz ils vinrent chez moi. Fritz Dressel fut le dernier.

Toujours les mêmes tortures.

Le lendemain "visite du commandant", sans le voir, je savais que c'était lui. Après être entré chez Hirsch, je l'entendis comme il disait devant la porte de Gôtz.

« Celui-ci, c'est l'agitateur Gôtz. Un criminel de premier ordre. »

Et devant ma porte :

« Là-dedans, nous avons un exemplaire spécial de cochon bolchevik. »

La porte s'ouvre toute grande. Devant la cellule, autour du commandant, c'est tout un essaim de "chefs" choisis.

Après force réflexions et avec une joie marquée, ils "rendirent visite" à Dressel. Naturellement des visites de ce genre avaient lieu chaque jour.

Lorsque "par hasard" quelque célébrité de l'armée brune d'assassins et d'incendiaires venait à Dachau, nous lui étions toujours présentés. Dans cet enfer, nous servions de jeu de massacre et d'objets d'exposition.

Le lendemain après-midi, j'entendis quelqu'un hurler dans le corridor.

« Où est donc ce Dressel ? »

Déjà on entendait le cliquetis des clefs et les coups commencèrent. J'entendais toujours ces

mots :

« Est-ce que tu recommenceras encore à me cracher dessus ? »

J'en conclus que c'était le SS sur lequel Dressel avait, paraît-il, craché. Lorsqu'il en eut assez, j'entendis la colonne de bourreaux lui répéter :

« Il faut absolument que tu ailles voir Beimler. »

« Je ne veux pas voir ce cochon. »

Mais ils ne lui laissèrent pas la paix et il se laissa "persuader".

« Tu seras pendu... »

La porte s'ouvrit et je vis entrer le hurleur obèse qui, lors de mon départ du commissariat de police, avait crié dans la voiture :

« Si Beimler bouge, foutez-lui un coup de poing sur la gueule ! »

Je ne me doutais pas que le bandit allait saisir l'occasion de ma mise au garde à vous, pour m'assener un coup terrible au ventre. Pour la deuxième fois j'étais étendu dans un coin de la cellule.

Comme le lit de planches était relevé, il ordonna à un SS de se baisser. Je dus alors me coucher sur celui-ci, afin que l'autre bandit pût mieux me battre. Ce sadique ne s'arrêta que lorsqu'il ne put plus souffler. Cela ne lui suffit pas. Il me poussa de nouveau dans un coin, puis se retirant vers la porte, il prit son revolver et me visa en appuyant l'arme sur son bras gauche. Il pensait probablement que j'allais m'écrouler, mais je regardai l'arme avec calme.

« Retourne-toi ! »

Je restai aussi calme, le visage tourné contre la muraille. Après avoir remis le revolver dans sa poche, il s'avança.

« Espèce de cochon, tu ne vaux pas une balle. »

Puis, tapant sur le pied du lit de planches relevé.

« Mais tu seras pendu demain matin à sept heures. Tu peux encore faire ta prière et écrire une lettre. »

Le soir, comme d'habitude, les tortures. Lorsqu'ils sortirent de chez Dressel, Steinbrenner l'assassin, dit :

« Celui-ci a cinq jours et il doit en recevoir vingt-cinq par jour. »

Le 5 mai, je fus jeté dans une autre cellule. Je ne sus pas pourquoi. Peut-être parce que de temps en temps j'étais monté sur le lit de planches pour regarder par la fenêtre. La veille on avait déjà commencé à boucher les fenêtres avec des planches qu'on clouait du dehors.

Une nouvelle torture par conséquent : Cachot, pain et eau, sans lumière et sans air et surtout des coups, des injures, des bourrades. Ainsi s'écoulaient les jours les uns après les autres.

L'assassinat du camarade Dressel

Le dimanche 7 mai, dans l'après-midi, j'entendis crier :

« Mais comment a-t-il pu avoir un couteau ? » Il était clair que quelque chose venait de se passer. Pour voir ou apprendre de quoi il s'agissait, je frappai à la porte et demandai à sortir. Comme il me fallut frapper plusieurs fois, je compris qu'on ne voulait pas me laisser sortir.

Enfin dehors, de nouveau un choc atroce. Je tremblais de tout mon corps. Devant la porte du camarade Dressel, il y avait une boîte de pansements. Lorsque je revins des cabinets, le SS qui m'avait ouvert la cellule avait disparu. J'en profitai pour ouvrir avec précaution la porte non verrouillée de la cellule 4.

Ce que j'avais pressenti était malheureusement arrivé. Sur le sol, une grande flaque de sang. Dans la cellule, un camarade de Nuremberg était occupé à essuyer le sang.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demandai-je.

« Fritz s'est blessé. »

« Où est-il ? »

« Au poste, il vit encore. »

Comme je continuais à être seul, j'appris la nouvelle aux camarades Gôtz et Hirsch par le judas.

« C'est toujours pire », dis-je.

« Non, je ne le crois pas, tu verras maintenant, ça ira mieux. C'est déjà la troisième, ça ne peut pas continuer ainsi. » me répondit Gôtz.

Et je pus encore ajouter :

« Je ne le crois pas, ils vont nous tuer, tous, ils te l'ont dit à toi comme à moi, nous ne sortirons pas vivants d'ici. »

A ce moment arriva le SS qui avait oublié qu'il m'avait laissé sortir et il m'enferma dans la cellule.

Au bout de peu de temps, j'entendis que sur l'ordre du commandant on ramenait le camarade du poste... dans sa cellule.

La danse macabre

Le dimanche 7 mai, l'après-midi fut très agité. Je sentais moi-même que mon corps et mes nerfs n'avaient plus la même résistance. Cependant la nuit vint. Un grand calme régnait dans le baraquement. D'une part ce calme était très apaisant, mais d'autre part, je n'arrêtais pas de penser à Fritz Dressel. « Qu'est-il arrivé ? Vivra-t-il ? » Je ne pouvais pas croire qu'il eût essayé lui-même de se tuer.

Le calme devait être bientôt rompu, car la "garde Steinbrenner" était non seulement au complet dans sa chambre, mais il y avait encore des visites, comme je pus le constater par la fente qu'au moyen d'un couteau j'avais pratiquée entre deux planches qui masquaient ma fenêtre.

C'était deux "infirmiers SA". Leur besogne consistait à "soigner" le camarade Dressel. La bande d'assassins ne permit pas au camarade docteur Katz, qui dans l'après-midi l'avait pansé, de pénétrer dans la cellule de Dressel.

Pendant que, assis sur le bord du lit de planches, je réfléchissais en tremblant à tout ce qui allait encore survenir, j'eus tout d'un coup un haut-le-corps comme si quelqu'un m'avait donné un coup de couteau dans le dos. Je sursautai. Les brutes se mettaient à faire de la musique dans leur chambre. Je discernai une mandoline, une guitare et un accordéon.

C'était des cris épouvantables, des hurlements de joie. Je les entendais chanter en s'accompagnant des instruments et je ne fus pas étonné de constater qu'en même temps ils s'enivraient. Cela fait partie des amusements d'une société de ce genre.

Je ne me demandai qu'une chose : « Que va faire Fritz ? Quel mal ça doit lui faire, dans son état, d'être torturé non plus avec des coups, mais pour changer, avec des instruments de musique. » Je frappai à la muraille. J'appelai Gôtz.

« Sepp, les entends-tu. »

« Oui, oui, c'est la danse macabre. »

« Combien de temps vas-tu encore répondre présent ? »

Alors que les prisonniers du camp doivent être à vingt-et-une heures dans leurs baraquements et que le “calme” doit y régner, les assassins faisaient un tapage infernal dans leurs chambres. Vers minuit, le calme se rétablit dans le cantonnement des assassinats et des tortures.

Mon émotion et mes craintes pour le camarade Dressel étaient trop grandes pour qu’il me fût possible de m’endormir. D’ailleurs je ne peux me souvenir d’une seule nuit où j’aie pu dormir, bien que cela eût été si nécessaire à mon corps et à mes nerfs meurtris. Ainsi dans cette nuit du dimanche au lundi, je n’ai pu que sommeiller sur les dures planches de mon lit en bois.

Le lendemain, lorsque Steinbrenner l’assassin ouvrit ma porte, son premier mot fut :
« Je me demande combien de temps tu vas encore répondre “présent” ? »

Une fois de plus, de tout son élan, il m’assena un coup de poing contre la poitrine, toujours au même endroit, au cœur. Ma poitrine était déjà fortement enflée à cet endroit et j’éprouvais de grandes difficultés à respirer. Comme la veille déjà j’avais fait des préparatifs pour ma fuite, je pensais en moi-même “Attends brute, peut-être demain ne répondrai-je plus présent.”

A dix heures, Steinbrenner arrive de nouveau dans la cellule et me déclare :

« Je dois maintenant te conduire à l’interrogatoire et je te fais remarquer en présence d’un témoin (Walleitner) que je t’abattrai immédiatement si tu fais la moindre tentative de te mettre en liaison avec n’importe quel prisonnier par signe, salut ou le moindre mot. »

« Je n’en ressens aucune nécessité. »

Lorsqu’il me dit : « Prends ton chapeau », je pensai : “maintenant on va arranger la “fameuse tentative de fuite”. A quoi bon, en effet, un chapeau si l’interrogatoire doit avoir lieu dans le camp, dans les bureaux de l’administration ? En tout cas, je m’y attendais et je marchais avec beaucoup de prudence.

Steinbrenner marchait dix pas derrière moi. Dans le corridor des bureaux de l’administration se trouvaient cinq prisonniers qui devaient également être

interrogés, parmi eux Ewald Thunig, un rédacteur de la *Neue Zeitung* et le camarade Graf, gérant du *Freie Verlag*²⁴.

Mon bourreau me mena directement au bureau de la police politique qui avait ouvert une “filiale” dans le camp. Je devais subir un interrogatoire par ordre du procureur général, étant accusé de “préparation à la haute trahison”.

Pendant l’interrogatoire, cet imbécile de Steinbrenner m’interrompait continuellement, lorsque, à telle ou telle question, je donnais la réponse que je considérais être nécessaire. Il criait :

« Salaud, tu mens dès que tu ouvres la gueule. »

Ces “interruptions” ou d’autres, caractérisent bien sa nature comme les bestialités auxquelles il se livre sur les prisonniers.

L’interrogatoire terminé, on me ramena dans ma cellule. Comme j’avais déjà fait toute une série de préparatifs pour ma fuite : la veille déjà, pendant la nuit, j’avais décloué une des planches placées contre ma fenêtre pour obscurcir la cellule et je craignais qu’en mon absence, ils eussent perquisitionné dans ma cellule et découvert mes préparatifs. J’avoue que je respirais plus librement lorsque Steinbrenner referma la porte sur moi. Ils n’avaient rien remarqué. Ils n’ont de cervelle que pour commettre des brutalités et des cruautés sur la personne des prisonniers.

« Ce n’est pas pour couper du pain qu’on t’a donné un couteau »

L’après-midi, vers quatorze heures, le commandant me rendit de nouveau visite, naturellement en compagnie de Steinbrenner l’assassin. Pendant que celui-ci pénétrait dans la cellule, le commandant resta devant la porte, les mains sur les hanches et l’épaule droite appuyée contre l’encoignure de la porte. Dans la main gauche il tenait une cravache. Il me répéta alors ce qu’il m’avait dit si souvent en d’autres termes :

« Eh bien, Beimler, combien de temps veux-tu encore embarrasser l’humanité de ta présence. Je t’ai déjà dit une fois que tu dois

²⁴ La Freie Presse (sous-titre : “Hebdomadaire pour la liberté intellectuelle et politique”) était un journal en exil des sociaux-démocrates allemands, publié à Amsterdam de 1933 à 1934.

te rendre compte que dans la société actuelle, dans l'Allemagne nationale socialiste, tu es un être superflu. Je ne veux pas te voir plus longtemps. »

Puis, montrant du doigt le couteau de table posé sur un petit banc, il me dit :

« Ce n'est pas pour couper du pain qu'on t'a donné ce couteau, c'est pour tout autre chose. »

A quoi je lui répondis :

« Monsieur le commandant, je suis depuis quatorze ans membre du Parti communiste et j'ai lutté pour ma vie et la vie de la classe ouvrière, et maintenant non plus je n'ai pas envie de renoncer de mon propre gré à la vie. Si vous êtes d'avis que je suis devenu superflu, donnez l'ordre que je sois fusillé, alors ce sera une chose faite, si ça changera quelque chose au cours des événements, c'est une autre question. »

Il se posta devant moi.

« Regarde-moi ça, ce cochon se permet encore d'être insolent. Te fusiller, non, salaud, tu ne vauds pas une balle. Nous te laisserons crever de faim. »

« Monsieur le commandant, voilà quatre semaines que je suis en prison et je suis déjà aux trois-quarts mort de faim, je saurais bien encore tenir le quart qui me reste. »

Mes réponses portaient fortement sur les nerfs de Steinbrenner l'assassin. Je pouvais lire sur son visage qu'il m'aurait bien volontiers étranglé. Il se jeta sur moi, me poussa de nouveau contre la muraille en m'assenant un coup de poing dans la poitrine. Comme je faisais « Oh ! » à ce coup extrêmement douloureux, le commandant dit :

« Regarde-moi ça, il ose encore crier, et se tournant en souriant vers Steinbrenner, ce n'est pas la peine de crier, chez nous ça se passe vite et sans un mot. »

« Comment on fait la chose »

A peine la porte resta-t-elle deux minutes fermée, qu'on l'ouvrit de nouveau. Le bandit assassin me tira de la cellule.

« Fous le camp ! »

Il me jeta dans la cellule 4. De ma vie, je ne fus aussi bouleversé : à mes pieds, sur le sol, gisait le cadavre déchiqueté, couvert de grosses boursouflures, de mon vieux compagnon de lutte, Fritz Dressel. Le bras

gauche était allongé sur le sol, à l'avant-bras trois entailles de coups de couteau et le couteau à pain près de lui.

Tout était clair, le camarade avait été poussé à la mort, acculé au suicide par les tortures épouvantables qu'on faisait subir aussi aux camarades Gôtz, Hirsch et à moi-même. Un dirigeant de section s'en aperçut "imprudemment", lorsque le blessé n'avait pas encore perdu tout son sang. Le docteur Katz, prisonnier, aurait pu lui sauver la vie. Mais le commandant exigea que Dressel fût de nouveau jeté dans sa cellule et il fut interdit au médecin de continuer à soigner son ami blessé. Pour paraître lui donner des soins, on fit venir deux SA "infirmiers". Le soir du 7 mai, la bande d'assassins arracha les pansements et le camarade finit par mourir d'hémorragie. Pour terminer ils arrangèrent la soirée musicale, la "danse macabre" et se soûlèrent pour s'étourdir.

Devais-je rester auprès de mon camarade mort jusqu'à ce que je fisse comme lui ? Mais non ! Au bout de quelques minutes, ils me ramenèrent de nouveau dans "ma" cellule, et ce fut pour apprendre aussitôt pourquoi on m'avait jeté dans la cellule mortuaire.

« Voilà, dit le criminel, appelé commandant du camp, voilà, maintenant tu as vu comment on fait la chose. Il ne faut pas que tu croies que nous t'avons laissé entrer chez ton ami pour que tu le voies encore une fois et pour que tu lui dises adieu. Nous voulions seulement que tu voies comment on fait la chose et qu'il n'a pas été aussi lâche. Il avait plus de caractère que toi, lâche cochon ! »

Après m'avoir quitté, ils allèrent vers le camarade Gôtz auquel ils répétèrent les mêmes paroles qu'à moi, comme il me le confirma ensuite.

« Le terme... cinq heures »

Au bout de quelques minutes, ils firent de nouveau leur apparition chez moi. Le commandant me demanda :

« Eh bien ! As-tu bien réfléchi ? »

Lorsque je lui répondis que je n'avais pas encore changé d'avis, il me dit :

« Je veux te dire quelque chose : je te donne jusqu'à cinq heures, il est trois heures maintenant, si d'ici cinq heures tu ne l'as pas fait, alors nous le ferons nous-mêmes. »

En sortant de chez moi, ils allèrent chez Gôtz. A quatre heures arriva de nouveau le meurtrier Steinbrenner.

« J'ai entendu dire que tu veux te pendre, tu peux faire comme tu veux, cela m'est égal, si vraiment tu es trop lâche pour utiliser le couteau, sais-tu comment on fait ça ? En ajoutant ces mots : Je crois que tu n'es pas seulement lâche mais aussi stupide »

Il s'avança vers le lit de planches et prit l'une des deux couvertures entre ses mains. Puis, considérant la couverture dans sa largeur.

« Ça sera trop court. »

Il la retourna de façon qu'elle pendit de toute sa longueur et pendant qu'il coupait une bande de dix centimètres de large, il ajouta :

« Regarde bien comment on fait cela. Tu vois, dit-il, c'est comme ça qu'on fait quand on veut se pendre. »

Après avoir déchiré la bande dans toute sa longueur, il fit un nœud à un bout, puis un nœud coulant.

« Voilà ! Maintenant j'ai fait tout ce que je pouvais faire pour toi. Je ne peux plus t'aider en rien. Tu n'as plus qu'à passer la tête dans le nœud coulant, attacher l'autre bout à la fenêtre et tout est prêt. En deux minutes tout est fini. Ce n'est rien à faire. Du reste tu ne sortiras pas vivant de la cellule. Il faut que l'ordre de Monsieur le commandant soit exécuté. »

C'est ainsi qu'il me conseillait le suicide du ton dont on parle à un ami.

Le douzième anniversaire

La situation n'était donc pas brillante. Je dus reconnaître que cette bande d'assassins tenait vraiment, ou bien à m'amener à me suicider, ou bien à m'assassiner dans le délai le plus court. Mais comme je voulais, et qu'il me fallait à tout prix gagner du temps pour tenter pendant la nuit de m'enfuir, je trouvai inutile de dire encore une fois que je ne voulais pas être mon propre assassin. Je déclarai donc à l'assassin Steinbrenner lorsqu'il me demanda encore une fois après m'avoir posé le nœud coulant sur l'épaule en disant :

« Alors est-ce que ce sera fait ? »

Je lui répondis :

« Je ne voudrais pas que ce fût aujourd'hui. »

« Pourquoi pas ? »

« Aujourd'hui, mon fils a douze ans. À la

maison, chez ses grands-parents, il aura peut-être un peu de joie, mais pas beaucoup puisque son père et sa mère sont en prison. Je ne voudrais pas que chaque fois que mon petit aura son anniversaire, il pense que son père s'est suicidé ce jour-là. »

« Voilà une raison plausible. Je vais dire cela au commandant pour qu'il t'accorde un délai de grâce, mais tu dois me donner ta parole d'honneur que d'ici demain matin à sept heures la chose sera faite. »

Lorsque, à ces mots, il me tendit sa main de bourreau pour que j'y misse la mienne en guise de parole d'honneur, je ne pus me retenir, malgré la prudence indispensable à la réussite de mon dessein.

« Monsieur le gardien, voilà quatre semaines que je suis en prison et, dès le premier jour, je ne fus à vos yeux qu'un gredin, un traître à la patrie, un traître aux ouvriers, bref un traître. Moi, à votre place, je n'exigerais pas la parole d'honneur d'un homme dont je suis convaincu qu'il est un traître. »

Alors il laissa retomber sa main, décontenancé, cherchant ses mots, il bégaya.

« Oui, oui, bien, alors tu me donnes tout simplement ta parole. »

J'étais certes dans la situation que peut s'imaginer celui qui lit tout ce que j'ai ressenti et souffert. Mais tout de même j'éprouvai une grande joie à voir que j'avais touché juste. Sans attendre ma parole, il quitta la cellule et revint au bout de dix minutes.

« Eh bien ! Je l'ai dit au commandant, il te donne, à cause de ton fils et parce que c'est son anniversaire, le temps jusqu'à demain matin, mais je te le dis tout de suite, demain matin, quand j'ouvrirai la cellule, ne réponds plus "présent". »

Je ne réponds pas "présent"

Je ne voulais pas mourir comme Fritz Dressel. Lorsque les assassins me jetèrent dans la cellule 4, lorsque je vis devant moi l'ami et le révolutionnaire mort, son corps nu, avec les entailles au poignet gauche, le couteau à pain à côté de lui sur le sol de béton, pendant quelques secondes mes sens s'égarèrent et je fus presque incapable de me rendre compte de ce que cela signifiait. Mettant les mains sur mes yeux, je ne pouvais croire que Dressel fût mort. Mais je repris bientôt mon sang-froid.

Lorsqu'on rou-vrit la cellule mortuaire et que j'eus compris qu'il me fallait compter sur la même fin dans la même cellule, j'avais déjà retrouvé suffisamment de force pour regarder en face tout ce qui pourrait encore survenir. Le fait que très probablement je ne quitterais pas le camp vivant, ne me laissait que le choix de la manière dont je voudrais mourir.

Le camarade Gôtz n'avait pas tout à fait tort lorsque, lui ayant dit la veille que je voulais "déguerpir", il me mettait en garde.

« Hans, ne fais pas cela, tu y laisseras ta peau. »

J'étais fermement décidé, premièrement, à ne me suicider en aucun cas et, deuxièmement, à ne pas me laisser étrangler dans ce trou sombre et sale ou me laisser pendre de force, je décidai donc de m'enfuir au milieu de la nuit et, si la bande m'attrapait, de mourir sous leurs balles. Je voulais en tout cas enlever aux assassins la possibilité de pouvoir ensuite déclarer laconiquement dans leur presse prostituée, "Le dirigeant communiste bien connu Beimler s'est pendu dans sa cellule."

Comme je savais l'impression qu'une pareille nouvelle ferait sur les ouvriers, je voulais, puisqu'il n'y avait pas moyen d'échapper à la mort, que le monde extérieur apprenne par les assassins eux-mêmes que "le communiste Beimler fut tué à coups de feu pendant sa fuite".

Je m'y préparai donc.

C'est sans émotion que je "quittai" ma cellule dans la nuit du 8 au 9 mai, attendant ma balle à chaque instant.

Comme je pus utiliser une série de circonstances favorables, je parvins, après avoir risqué cent fois une mort à laquelle j'étais du reste plus préparé qu'à la réussite de ma fuite, non seulement à passer la triple enceinte des fils de fer (celle du milieu électrisée) mais aussi à franchir un mur de deux mètres de hauteur.

Lorsque pendant une seconde, dressé sur le mur, je m'assurai qu'aucun des trois postes SS ne m'avait remarqué, je n'eus qu'une seule pensée, "Steinbrenner l'assassin et toute la bande d'assassins de Dachau éprouveront-ils de la satisfaction lorsque le matin du 9 mai ils ne me trouveront ni pendu ni répondant présent ?" C'est ainsi que je veux terminer.

Ce que je viens d'écrire n'est pas seulement la vérité, ce n'est aussi qu'une partie de la

vérité, une partie de ce qu'aujourd'hui en Allemagne les 60.000 prisonniers "préventifs" subissent et supportent héroïquement. Mais il ne s'agit pas seulement de savoir comment les prisonniers supportent toutes les souffrances, les tortures, les cruautés, les bestialités et enfin les assassinats de l'armée brune du système de famine et de meurtre et se débattent contre la mort. Il s'agit d'appeler à la lutte les travailleurs et exploités du monde entier, il s'agit de mobiliser avant tout le peuple travailleur allemand lui-même contre ce système de meurtre, il s'agit en premier lieu de mobiliser toute la classe ouvrière allemande à la lutte décisive et courageuse contre le fascisme assassin et pour la libération de tous les prisonniers politiques.

Cinquante cas de décès à Dachau

C'est ainsi que la presse de Munich, qui évidemment ne peut écrire que ce que lui permet le gouvernement fasciste de Bavière Epp-Wagner-Esser ou bien ce qu'elle trouve dans la presse nazi, comme le *Völkische Beobachter*²⁵, a annoncé les quarante et un cas de décès au camp de Dachau.

Jusqu'à ma fuite, les prisonniers avaient fait onze cercueils. Des cinquante premiers "cas de décès", je ne citerais que les suivants :

"Tués lors de leur tentative de fuite" (!) : Arthur Kahn, voyageur de commerce, Nuremberg. Erwin Kahn, commerçant, Munich. Goldmann, représentant de commerce, Nuremberg. Dr. Alfred Benario (neveu de l'avocat munichois connu, le conseiller Benario).

Ces quatre hommes furent abattus à coups de mitrailleuse, trois d'entre eux moururent sur le coup, le quatrième quelques jours plus tard à l'hôpital.

Hunglinger, commandant de police, Munich : "suicide". Sébastien Nefzger, SA, Munich, "suicide".

Hunglinger était, depuis 1920, membre du parti nazi, Nefzger était aussi depuis de longues années dans la SA. Tous les deux furent amenés à Dachau parce qu'on les soupçonnait de mouchardage.

Michel Sigmann, membre du PSA et

²⁵ Organe officiel du NSDAP de 1920 à 1945.

président de la caisse de secours aux malades de Passing (près de Munich). Il fut dénoncé et livré par vengeance, fusillé pendant sa fuite, tout comme Jean Wiesmann, 22 ans et Charles Lehrburger, militant du KPD de Nuremberg.

Le *Dachauer Tageblatt*²⁶ du 27 mai, annonce que Lehrburger s'est jeté sur son gardien (Steinbrenner) avec un couteau de poche et qu'il fut tué par celui-ci.

Antoine Hussladen, secrétaire de l'OSR, martyrisé jusqu'à la mort.

Fritz Dressel, député au Landtag bavarois, du KPD, Munich. Dressel fut d'abord enterré dans le cimetière de Prittelbach qui se trouve à proximité du camp, puis, au bout de six semaines, il fut exhumé et incinéré, afin de faire disparaître toutes traces de l'assassinat.

Götz fut tué par un gardien (Steinbrenner) qu'il "avait attaqué", les journaux se turent sur cet assassinat.

Hausmann Léonard, secrétaire du Parti et conseiller municipal à Augsburg. Les journaux annoncèrent que le communiste Hausmann d'Augsbourg a été fusillé dans le camp de concentration de Dachau.

Le docteur Alfred Strauss, 30 ans, avocat, Munich, "fusillé pendant sa fuite". Les parents durent s'engager à taire les causes de la mort de leur fils.

Guillaume Aaron, 22 ans, licencié en droit, militant du "Front d'airain", fils du conseiller de justice Aaron, bien connu, assassiné bestialement. Le cadavre fut remis aux parents dans un cercueil de zinc soudé au chalumeau et enterré dans sa ville natale à Baumberg.

²⁶ Journal de la ville de Dachau.

PAR DACHAU
VERS LE TROISIÈME REICH

Cet article est “l’œuvre” de Hans Dietrich²⁷, paru dans le journal nazi *Coburger Zeitung*. Il m’a paru important d’ajouter ce “témoignage” d’un des complices d’Hitler.

En un grand quart d’heure, la voiture de cent chevaux du ministre bavarois de l’Instruction publique nous a amenés à Dachau. Il pleut à torrents. Un vrai temps de baigne ! Aussi presque tout le monde, gardes et gardés, se trouve-t-il dans les baraquements...

Dans un hall, s’étaient rassemblés pour l’appel environ mille détenus (c’est-à-dire à peu près la moitié des deux mille hommes détenus dans le camp de Dachau). On les exerçait à chanter en marchant sur place.

« Chère Lina, ne pleure plus », chantaient-ils avec tant de vigueur et d’allant, lorsque nous entrâmes dans le hall, que nous fûmes de suite convaincus qu’elle s’arrêterait certainement de pleurer. Mais lorsque, avec la même assurance, dans le hall, retentirent les mots « Dans un an, lorsque les roses fleuriront, je serai de nouveau près de toi », nous ne pûmes dissimuler un petit sourire sceptique.

À vrai dire quand on examine le matériel humain qui se trouve ici, la plupart du temps, on peut lire clairement sur les visages pourquoi ces gens-là sont à Dachau.

Quatre-vingt à quatre-vingt-dix de ces deux mille détenus sont le produit d’accouplement de prostituées, c’est un mélange de sang juif, nègre, mongol — le diable sait quoi encore. Cette impression est inévitable pour tout visiteur au courant des questions de races. Pour en revenir au beau chant de soldat chanté dans le hall à notre entrée, pour quelques-uns, les « roses devront refleurir encore bien des fois avant qu’ils retournent parmi nous ».

La cure de Dachau devra les avoir guéris auparavant jusqu’à un certain point et en avoir fait des membres plus ou moins utiles

de la famille allemande. Par contre, pour d’autres, la cure vraiment miraculeuse de Dachau sera inutile. Notre brave SS à Dachau leur a appris comme à bien d’autres Le sentiment de la discipline et de l’ordre, la propreté et la camaraderie. Les écuelles étincellent de propreté. Au garde à vous ! Les mains se collent immédiatement à la couture du pantalon et pas un cil ne bouge lorsqu’un dirigeant de section passe. Pour cette partie des habitants de Dachau, ce sera du temps perdu. Leur sang étranger, impur, se révoltera immédiatement lorsque cette contrainte purifiante et bienfaisante sera terminée. Espérons que c’est à une minorité seulement qu’on sera obligé d’appliquer le problème de la stérilisation, de la privation forcée de toute reproduction.

Point n’est besoin qu’ils meurent, mais il faut que leur race périsse.

Lorsque cette partie malade, parce qu’étrangère à notre sang allemand, sera un jour complètement tarie et aura disparu sans laisser de traces, alors, l’avenir de notre peuple sera entièrement assuré.

En ce moment on construit une piscine simple mais moderne ainsi qu’un stade et on projette la construction d’une tour de garde dominant tout le camp, munie de mitrailleuses lourdes.

Nombreuses sont les tentatives de forcer le camp intérieur que les détenus n’habitent que la nuit et qui est entouré non seulement d’un fil de fer barbelé comme le camp entier, mais encore d’un fil de fer où passe un courant électrique à haute tension. Tout cela montre clairement que le camp de Dachau sera une institution permanente.

Un établissement d’éducation pour tous ceux de n’importe quelle race, de n’importe quelle religion et de n’importe quel état qui ne veulent comprendre que le troisième Reich a commencé définitivement et sans retour.

En un mot, Dachau n’est plus un épisode. C’est un programme et un mot d’ordre pour tous ceux qui ne sont ni de bonne foi ni de bonne volonté : Par Dachau, vers le national-socialisme et vers le troisième Reich !

²⁷ Hans-Dietrich Ernst (1908-1986), avocat, commandant SS et agent du SD (service de renseignement et de maintien de l’ordre de la SS), envoyé pendant la Seconde Guerre mondiale en France sous occupation allemande en tant que commandant SS de la Police de sûreté et du SD à Angers, où il était responsable de la déportation des Juifs.

Document témoignage du premier évadé du camp de concentration de Dachau en mai 1933.

"[...] « Étends-toi de tout ton long ! »
Et comme au dire de ce "héros", le temps pressait, il me prit la tête sous le bras et m'étendit de tout mon long sur la table. Il prit place à mon chevet et pressant ma tête sous son bras droit, il me ferma en même temps la bouche de la main gauche. Après m'avoir placé dans la position désirée je l'entendis dire :

« Allez-y ! »

Les laquais bruns du Capital me battirent jusqu'à ce que je ne puisse plus proférer un son, alors que celui qui me tenait le crâne avait relevé ma chemise jusque sur la tête. Je ne sais pas si ce furent soixante ou soixante-dix coups de matraque, car ils me battirent jusqu'à me faire perdre connaissance. Lorsque je revins à moi, j'étais plutôt à genoux que debout devant la table. La sueur coulait sur mon visage comme si on m'avait versé un seau d'eau sur la tête. Bien que je fusse incapable de me tenir debout, l'un des bandits me cria de nouveau :

« Vite, remets ton pantalon, dépêche-toi »."

